Exposition anniversaire des 20 ans du Mrac Occitanie avec les collections du Frac Occitanie Montpellier, du Frac Occitanie Toulouse – Les Abattoirs & du Musée régional d'art contemporain Occitanie à Sérignan.

STOP the MACHINE!

De 1931 à aujourd'hui
264 artistes
475 œuvres exposées

Commissariat: Fabrice Bousteau

26 sept. 2026
→ 7 mars 2027

De 1931 à aujourd'hui
264 artistes
475 œuvres exposées

A
Carlos Aires
Pierre Alechinsky
Wilfrid Almendra
Benjamin Aman
Birgir Andrésson
Jean-Marc Andrieu
Igor Antić
Pierre Ardouvin
Martin Arnold
Art & Language
Jean-Adrien Arzilier
Farah Atassi
Atelier Van Lieshout
Georges Autard
Albert Ayme

B
Babi Badalov
Geoffrey Badel
Conrad Bakker
John Baldessari
Richard Baquié
Per Barclay
Henri Bassmadjian
Oliver Beer
Ben
Abdelkader Benchamma
Sadie Benning
Carole Benzaken
Berdaguer & Péjus
Amélie Bertrand
Hervé Beurel
Janet Biggs
David Bioulès
Pierre Bismuth
Michel Blazy
Alighiero E Boetti
Christian Boltanski
Daniel Bonnal
Gaël Bonnefon
Etienne Bossut
Belkacem Boudjellouli
Lilian Bourgeat
Sophie Boursat
Céleste Boursier-Mougenot
Luc Bouzat
Denis Brihat
Alain Bublex
Francis Bugarin
Chris Burden
Daniel Buren

C
Stéphane Calais
Sophie Calle
Bruno Carbonnet
Armelle Caron
Michel Carrade
Patrice Carré
Claude Cattelain
Hsia-Fei Chang
Nicolas Chardon
Valérie du Chéné
Nina Childress
Claude Closky
Henry Codax
Gérard Collin-Thiébaut
Robert Combas
Isabelle Cornaro
Valère Costes
Cindy Coutant
Martin Creed
Johan Creten
Robert Crumb
Anthony Cudahy

D
Nicolas Daubanes
Olivier Debré
Marie Denis
Raymond Depardon
Patrick Des Gachons
Marc Desgrandchamps
Daniel Dezeuze
Buddy Di Rosa
Hervé Di Rosa
Jessica Diamond
Erik Dietman
Jean Dieuzaide
documentation céline duval
Noël Dolla
Léo Dorfner
Carole Douillard
Nathalie Du Pasquier
Hubert Duprat
Jean Dupuy
Emma Dusong
Toma Dutter

E
Mimosa Echard
Erró

F
Patrick Faigenbaum
Mounir Fatmi
Serge Fauchier
Richard Fauguet
Frank Fay
Isabelle Ferreira
Dominique Figarella
Anne-Charlotte Finel
Alain Fleischer
Gregory Forstner
Adrien Fregosi
Gérard Fromanger

G
Bertrand Gadenne
Clara Gaget
Cyprien Gaillard
Patrick Galibert
Jeanne Gérardin
Jochen Gerner
Isabelle Giovacchini
Jason Glasser
Dominique Gonzalez-Foerster
Toni Grand
Laurent Grasso
Victor Gray
Marie-Ange Guilleminot

H
Jean-Paul Héraud
Hesse-Romier
Hipkiss
Carsten Höller
Gottfried Honegger
Anabelle Hulaut
Fabrice Hyber

I - J
Athina Ioannou
Lina Jabbour
Wendy Jacob
Rémy Jacquier
Ann Veronica Janssens
Pierre Joseph
Véronique Joumard
Anne Marie Jugnet &
Alain Clairet
Rolf Julius
Michael Just

K
Peter Klasen
Julije Knifer
Nicène Kossentini
Olya Kroytor
Yayoi Kusama

L
François Lagarde
Philippe Lamy
Jean Laube
Bertrand Lavier
Laurent Le Deunff
Le Gentil Garçon
Guillaume Leblon
Marie Legros
Pierre Leguillon
Natacha Lesueur
Renée Levi
Perrine Lievens

Charles Lopez
Marie Losier
Saverio Lucariello

M

Stéphane Magnin
Françoise Maisongrande
Stéphanie Majoral
Jacques Malavieille
Man Ray
Didier Marcel
André Marfaing
Stephen Marsden
Philippe Mayaux
Genêt Mayor
Mc Mitout
Sanaa Mejjadi
Jean Messagier
Lisa Milroy
Adrien Missika
Joan Mitchell
Joachim Mogarra
Piet Moget
Anita Molinero
Vera Molnar
Jacques Monory
François Morellet
Olivier Mosset
Côme Mosta-Heirt
Tania Mouraud
Caroline Muheim

N

Masaki Nakayama
Rafael Navarro
Marylène Negro &
Klaus Scherübel
Andrea Nelli
Aurelie Nemours

O

Gabriel Orozco
Jean-Michel Othoniel

P

Bernard Pagès
Nefeli Papadimouli
Guillaume Paris
Philippe Parreno
Julien Pastor
Alicia Paz
Maud Peauït
Yan Pei-Ming
Bruno Peinado
Roselyne Pélaquier
Lucien Pelen
Stéphane Pencréac'h
Laurent Pernot
Anne Pesce
Aurélie Pétrel
Françoise Pétrovitch
Daniel Pflumm
Bernard Piffaretti
Michelangelo Pistoletto
Miquel Planas Rossello
Jaume Plensa
Présence Panchounette
Julien Prévieux

Q - R

Françoise Quardon
Loïc Raguénès
Régis-R
Hugues Reip
Delphine Reist
Danielle Riede
Pipilotti Rist
Stephen Roach
Christian Robert-Tissot
Gerwald Rockenschaub
Maxime Rossi
Vivien Roubaud
Kevin Rouillard
Jean-Claude Ruggirello
Claude Rutault

S

Sam Samore
Franck Scurti
Alain Séchas
Sigurdur Arni Sigurdsson
Michael E. Smith
Pierre Soulages
Valentin Souquet
Peter Stämpfli
Simon Starling
René Sultra &
Maria Barthélémy
Walter Swennen

T

Taroop & Glabel
Djamel Tatah
Zin Taylor
Claire Tenu
Clément Thomas
Pierre Tilman
Rirkrit Tiravanija
Laurent Tixador
Cédric Torne
Gérard Traquandi
Sarah Tritz
Ida Tursic & Wilfried Mille

V

Olivier Vadrot
Emmanuel Van Der Meulen
Xavier Veilhan
Claude Viallat
Jacques Villeglé

W

Nathalie Wetzel
Stephen Willats
Jens Wolf
Silvio Wolf
John Wood & Paul Harrison
Erwin Wurm

Z

Raphaël Zarka
Amina Zoubir

Vues de l’exposition anniversaire des 20 ans du Mrac Occitanie «Stop The Machine!», Sérignan, 2026. Photo: Aurélien Mole

Exposition anniversaire des 20 ans du Mrac Occitanie avec les collections du Frac Occitanie Montpellier, du Frac Occitanie Toulouse – Les Abattoirs & du Musée régional d'art contemporain Occitanie à Sérignan.

Stop The Machine !
De l'IA, de A à Z et de 4 000 à 400 œuvres…

De 1931 à aujourd'hui, 264 artistes, 475 œuvres exposées

Quand **Clément Nouet**, le directeur du Mrac à Sérignan, que je n'avais jamais rencontré auparavant, m'a appelé il y a quinze mois pour me proposer d'être le commissaire d'une exposition célébrant les 20 ans de ce lieu unique en France, à partir de ses collections et de celles des Frac Montpellier et Toulouse, j'ai été autant enjoué que pris de vertige ! Comment créer une exposition qui fasse sens à partir de tant d'œuvres réunissant des artistes majeurs de l'histoire de l'art comme de jeunes artistes inconnus ? Comment être « à la hauteur » de la qualité des expositions précédentes de ce lieu emblématique de la Région Occitanie, majeur en France ? Et de ses collections fabuleuses ? Il faut le dire : les collections de ces deux Frac et du Mrac témoignent de la qualité exceptionnelle de nos institutions, pourtant si souvent décriées.

J'ai passé plusieurs mois à consulter chaque jour les collections des trois lieux, sans trouver d'idée et en étant quasiment dépassé par ce nombre colossal d'œuvres disparates. Ne présenter que les artistes connus ? Cette hypothèse avait d'autant moins de sens que le but des Frac est aussi de révéler des artistes régionaux. D'ailleurs, j'ai moi-même fait, dans ces collections, des découvertes inouïes d'artistes que je ne connaissais pas.

Et puis, un matin, j'ai envisagé d'utiliser les applications d'IA les plus sophistiquées afin qu'elles me proposent des concepts d'exposition, de scénographie, de mise en espace et d'accrochage. En parallèle, j'avais quand même une idée très précise du parcours de l'exposition – un parcours directionnel, dans un sens continu – qui transforme profondément la circulation habituelle du musée. J'étais également habité par le désir absolu de présenter certaines œuvres que j'adore. D'où l'idée du concept « Stop The Machine ! » : travailler avec l'IA, mais imposer mes choix.

Pendant les mois suivants, j'ai demandé à deux amis et collaborateurs, les architectes **Lef Kazouka et Jean-Baptiste Lepeltier** – avec qui je travaille souvent pour la mise en œuvre de mes expositions –, de se renseigner sur tous les systèmes d'IA existants.

Avec l'équipe du Mrac, ils ont dû collecter toutes les données et les intégrer dans des logiciels lus par l'IA, comme les surfaces du musée, les noms des artistes, les dates, les dimensions de chaque œuvre, la signification de chacune d'entre elles, leurs matériaux, leurs couleurs, etc. Je leur ai aussi fourni des prompts pour nourrir les machines, comme : « une exposition labyrinthique

qui raconte une histoire », « une exposition qui fait du bien mais crée des idées nouvelles », « célébrer les 20 ans du Mrac sans être institutionnel et ennuyeux », « concevoir une exposition à la manière de Fabrice Bousteau », essayant ainsi de trouver un langage commun avec la machine.

On a obtenu parfois des résultats passionnants et d'autres totalement incohérents. Mais l'expérience a été riche et m'a beaucoup appris, autant sur les possibilités infinies d'un tel travail que sur ses limites bien réelles et incontestables…

Car les propositions des différentes IA furent autant intéressantes que ridicules : des tableaux à même le sol, des incohérences absolues à mettre telle œuvre à côté de telle autre, et une esthétique atroce. Les machines, les ordinateurs, les nouvelles technologies, dans toute l'histoire de l'art, n'ont jamais remplacé la création humaine, les artistes : elles n'ont jamais été que des outils.

Au moment où nous vivons une révolution de société avec l'IA, dont certains prédisent que la civilisation humaine pourrait disparaître d'ici la fin de la décennie si on ne contrôle pas l'IA, *Stop The Machine !* affirme avant tout la primauté du regard, du désir et de l'intelligence collective et humaine.

Car après toutes les recherches IA, le parcours de l'exposition s'inspire finalement de l'intervention *Rotation, travail in situ* de **Daniel Buren**, réalisée lors de la création du musée en 2006. Ses couleurs utilisées pour recouvrir de manière permanente toutes les surfaces vitrées du musée combinées à ses célèbres bandes verticales se sont imposées, tant elles sont présentes. Traversées par la lumière naturelle, ses couleurs projettent dans le musée et sur les œuvres accrochées des formes mouvantes qui changent selon l'heure de la journée. Ces couleurs sont ainsi devenues le guide pour la classification des œuvres et les choix d'accrochage.

En jouant avec les couleurs, en questionnant les propositions de l'IA, en suivant mes envies profondes, les propositions de Jean-Baptiste et Lef, mes discussions avec Clément, les possibilités de prêt d'œuvres des trois collections, le budget, les contraintes techniques et la complicité des artistes, j'ai conçu cette exposition expérimentale à l'image, je l'espère, de ce musée si beau et exigeant. Le travail d'équipe, ma vision artistique, les échanges humains, les débats passionnés… ont su dépasser toute proposition d'une IA.

Ainsi est née une exposition qui « aime » la machine, mais sait aussi dire stop quand elle hallucine, et qui croit définitivement, avant tout, à notre intelligence collective.

Une exposition foisonnante de plus de 400 œuvres au point qu'elle est, sans doute, l'une de celles jamais réalisées en France avec autant d'artistes et d'œuvres, qui probablement vous « hallucinera » aussi par sa profusion de formes, de concepts, de couleurs. L'exposition grâce à un papier peint quasi « surréaliste », présente aussi la totalité des œuvres de ces collections, qui me fascinent par les choix si éclairés des directions successives qui les ont constituées !

La créativité humaine est sans limite et cela fait du bien !

Fabrice Bousteau, commissaire de l'exposition

Un parcours chromatique

Ainsi, cette exposition propose une visite où la couleur devient le principe de rencontre entre les œuvres, avec des salles dédiées à une couleur – bleu, noir et blanc, rouge, jaune, vert – mais aussi les matières – brut et lumière – permet de créer un fil conducteur pour l'accrochage de ces 475 œuvres.

En s'affranchissant des classifications chronologiques, géographiques ou thématiques, elle invite à regarder autrement. La couleur révèle des correspondances inattendues, rapproche des artistes qui ne se seraient jamais rencontrés et met en évidence la force expressive de la matière, de la lumière et des nuances. Les visiteur·euses sont invité·es à se laisser guider par la perception avant son interprétation, faisant de la couleur non plus un simple attribut de l'œuvre, mais le fil conducteur d'une expérience sensible.

L'accent est mis sur l'association esthétique plutôt que sur un discours historique ou académique.

Il ne s'agit pas seulement d'utiliser la couleur comme un système de classification, mais comme un principe de mise en relation. Là où un « code couleur » simplifie et catégorise, le parcours chromatique complexifie le regard et propose une lecture ouverte des œuvres.

Le principe de commissariat est donc de s'affranchir des critères extrinsèques (date, mouvement, artiste, technique) que très souvent les musées utilisent pour classer leurs collections et de choisir un critère intrinsèque, un élément constitutif des œuvres elles-mêmes. La couleur devient un langage plastique : elle n'est pas une étiquette apposée aux œuvres, mais une qualité qui révèle leur force expressive, leur lumière, leur matière et les liens subtils qu'elles entretiennent entre elles.

Cette exposition invite chacun·e à construire ses propres associations et à découvrir les œuvres sous un angle inédit. La couleur devient ainsi non seulement un critère de rapprochement, mais aussi un moyen de repenser la manière dont une collection peut être regardée, comprise et ressentie. Du **bleu** au **noir et blanc**, du **jaune** au **rouge**, en passant par le **brut** et le **vert** jusqu'à l'explosion du **multicolore**, le parcours chromatique crée une expérience vivante, inédite et festive pour célébrer les 20 ans d'un musée exceptionnel.

Le parcours chromatique commence par l'étage.

Textes sur les couleurs et textes de salle :
Fabrice Bousteau, assisté de Lef Kazouka.

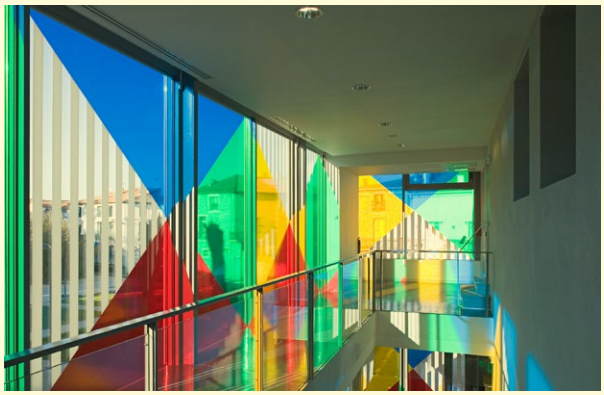
Dans l'entrée du musée

Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt (France). Vit et travaille à Paris (France).

***Photo-Souvenir : Rotation*, travail *in situ*, 2006.**

Vinyles colorés auto-adhésifs sur 46 fenêtres, Dimensions variables. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. Photo Jean-Paul Planchon © DB - Adagp, Paris, 2026.



Daniel Buren présente un dispositif *in situ* qui entretient un dialogue avec l'architecture. L'artiste tire parti de la transparence et propose un jeu de couleurs et de formes, mis en mouvement par la lumière naturelle. Cette œuvre donne à voir une mise en abyme de l'espace par la couleur. L'impression d'éclatement, accentuée par les projections aux murs et au sol, incite au déplacement.

« *Rotation* est une utilisation, en l'occurrence systématique, de tout ce qui est fenêtres […]. En partant de l'entrée, chaque fenêtre est coupée en quatre par des diagonales ; puis sont posées quatre couleurs plus ou moins basiques : les trois primaires et le vert, qui ne l'est pas. À chaque fois, un quart de cette surface est touchée par une alternance de bandes blanches et de bandes transparentes. Et celles-ci tournent dans le sens des aiguilles d'une montre, de fenêtre en fenêtre, constamment. C'est pourquoi le titre est *Rotation*. À chaque fois, la couleur qui manque est remplacée par ces bandes blanches formant un ensemble triangulaire qui se découvre. […]. Avec, à chaque fois, des formes différentes, […] à partir du même principe de rotation, […] »

Daniel Buren, Sérignan, 22 septembre 2006

Daniel Buren

***De l'Horizontale à la Verticale*, travail *in situ*, 2026.**

Autoadhésif spécial sol avec impression numérique noire 11 × 1,95 m, bandes autoadhésives blanches et noires sur le mur et poutres colorées bleues, jaunes, rouges et vertes pour 4 vasistas.
© DB-ADAGP Paris, 2026.

Vingt ans après avoir participé à l'exposition inaugurale du musée, Daniel Buren réalise un nouveau travail *in situ*, dévoilé le 26 septembre 2026, lors de l'inauguration de l'exposition anniversaire *Stop The Machine !*.

En 2006, l'œuvre qu'il avait alors conçue sur les parois vitrées, intitulée *Rotation*, a intégré les collections du musée et présentée de manière permanente. Elle appartient pleinement à l'identité du bâtiment et témoigne de la relation durable que le musée entretient avec les artistes qui ont marqué son histoire.

Daniel Buren revient au Mrac Occitanie avec *De l'Horizontale à la Verticale*, une pièce pensée spécifiquement pour l'architecture du musée et en relation avec son intervention de 2006. L'œuvre investit les espaces d'entrée : elle se déploie dans le hall, accompagne le public vers l'accueil et se poursuit jusque dans la librairie. Comme son titre le suggère, elle se développe simultanément au sol et dans la partie supérieure. Le motif relie ainsi le plan horizontal du sol à la verticalité du bâtiment et modifie la perception des volumes, des circulations et des perspectives. L'œuvre n'est pas simplement placée dans le musée : elle agit sur l'espace et sur la manière de le traverser.

Au-dessus des visiteurs, l'intervention gagne les poutres du puits de lumière. Leurs différentes faces sont mises en couleur selon un principe précis : chaque poutre associe deux couleurs disposées symétriquement sur ses faces opposées. Rouge, bleu, vert et jaune composent une structure colorée suspendue, dont la perception évolue selon la position et les déplacements du regardeur et du soleil. Les teintes choisies sont les mêmes que celle de *Rotation*. « En dessous de cet atrium, les quatre mêmes couleurs employées en 2006 pour les vitrages semblent tomber des vasistas, recouvrant une à une chacune des poutres. », précise l'artiste.

Le parcours chromatique commence par l'étage.

Bleu

Dans son ouvrage *Bleu : histoire d'une couleur*, Michel Pastoureau démontre que le bleu a longtemps été une couleur secondaire, voire peu valorisée en Occident. Son histoire fascinante prouve que les significations des couleurs ne sont pas naturelles, mais construites par les sociétés au fil du temps, et révèle une transformation exceptionnelle : d'une couleur précieuse – les pigments bleus sont rares dans la nature –, elle devient pendant longtemps peu considérée, avant de devenir synonyme de spiritualité, de se banaliser et d'être aujourd'hui l'une des couleurs préférées dans le monde occidental contemporain.

En art moderne et contemporain, le bleu est une couleur essentielle qui exprime des émotions, des idées et des expériences sensorielles. Il évoque souvent l'infini, le calme, la spiritualité et la profondeur intérieure. Si Pablo Picasso l'utilise pendant sa *Période bleue* pour traduire la solitude, la mélancolie et la souffrance humaine, plus tard, Yves Klein fait du bleu le centre de sa recherche avec son célèbre bleu outremer profond – *International Klein Blue* –, transformant la couleur en expérience immatérielle.

Ainsi, en art contemporain, le bleu est devenu bien plus qu'une couleur de représentation. Il est un véritable langage artistique qui permet d'explorer les émotions, la spiritualité.

À droite	**Gaël Bonnefon**
À gauche	**Carole Douillard, Laurent Pernot, Nina Childress, Pierre Bismuth, Renée Levi, Alighiero e Boetti (Alighiero Boetti, dit)**
Au centre	**Stéphane Calais**
À droite	**Hubert Duprat, Daniel Bonnal, Nina Childress**
À gauche	**René Sultra & Maria Barthélémy, Zin Taylor, Dominique Gonzalez-Foerster, Henry Codax, Patrick des Gachons, Francis Bugarin, Saverio Lucariello**
Au fond	**Per Barclay**

La signification de la couleur bleue, son lien avec le paysage des bords de mer de la région, mais aussi son utilisation dans l'identité du musée ont constitué des arguments importants pour commencer le parcours chromatique de l'exposition *Stop The Machine !* par cette couleur, sans pour autant oublier sa puissance immersive !

Dans un accrochage linéaire, tout au long du couloir du début de l'exposition, une progression se construit : de la représentation des paysages nocturnes de **Laurent Pernot** ou encore de **Gaël Bonnefon** à l'icône féminine flottante de la photographie aquatique de **Per Barclay**, au fond de la perspective. Les artistes utilisent le bleu pour représenter le ciel, la profondeur et les atmosphères, mais souvent cette couleur devient le sujet même de l'œuvre, comme

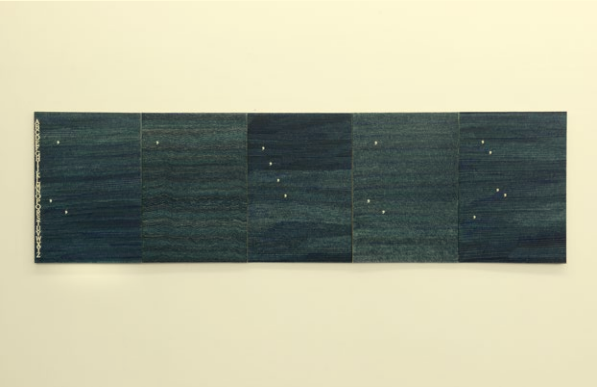
dans le travail de **Renée Levi**, de **Daniel Bonnal**, où elle est explorée comme une matière, ou encore chez **Patrick Des Gachons** et sa simplicité abstraite du carré bleu.

Le travail d'**Alighiero e Boetti** au stylo à bille bleu prend une place importante dans cette progression, car il crée, avec une encre banale – utilisée au quotidien –, une expérience immersive et un espace rythmé jusqu'à l'obsession.

D'autres artistes, comme **Henry Codax** ou **Isabelle Cornaro**, explorent les nuances brumeuses des bleus violets, créant une ambiance onirique qui dialogue avec le symbolisme presque ésotérique des œuvres de **René Sultra & Maria Barthélémy** ou **Zin Taylor**. **Dominique Gonzalez-Foerster** emploie les tonalités bleues dans son œuvre vidéo pour évoquer la sensibilité d'êtres mystérieux, venus d'ailleurs…

De **Carole Douillard** à **Saverio Lucariello**, dans cet espace, le bleu montre comment une couleur peut devenir une expérience et une réflexion sur la perception du monde.

Alighiero e Boetti (Alighiero Boetti, dit)
Né en 1940 à Turin (Italie) et décédé en 1994 à Rome (Italie).
***Per filo e per segno*, 1990.**
Stylo à bille sur papier marouflé sur toile, 100 × 300 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier.
Photo : Pierre Schwartz. © Adagp, Paris, 2026.



Per filo e per signo se compose de cinq panneaux en papier recouvert de stylo à bille. Le geste mécanique et répétitif de l'écriture recouvre la page blanche, qui devient comme une nuit étoilée de virgules laissées en réserve. À gauche verticalement, un alphabet suggère la possibilité de lire, chaque virgule correspondant à une lettre et chaque panneau à un mot. Petit à petit le sens se dessine conformément au titre de l'œuvre, *Per filo e per signo*, expression italienne signifiant « raconter par le détail ». L'expérience et la forme, la pensée, et l'énergie se matérialisent, suspendues à l'effectivité du geste. Cette œuvre fait partie d'une série commencée en 1972, *Mettere al mondo il mondo* (Mettre au monde le monde). Il s'agit de créer de l'espace et du sens, de tisser un réseau relationnel. Le recouvrement systématique du papier par le trait est un nouveau système logique poussé à l'extrême, tout comme le recouvrement du tissu par les fils de broderie, des cartes du monde, ou des tapis. La technique s'allie à la nature sensible, l'invention au jeu.

Céline Mélissent, 1994

Anne Pesce
Née en 1963 à Pantin (France). Vit et travaille à Vence (France).
***Autoportrait « Automne, les yeux fermés »*, 1993.**
Huile sur toile, 81 × 76 cm. Collection les Abattoirs Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Adagp, Paris, 2026. Photo Jean-Luc Auriol et Alain Gineste

Artiste aux multiples langages (peintures, dessins, films…), Anne Pesce nous livre une peinture d'une simplicité saisissante, proche de l'épure, habitée par une sérénité, une plénitude. L'introspection de son sujet, tout empreint de fragilité, impose un regard pacifié sur nos émotions et sur notre présence au monde.

Le fragment devient la toile, évidente, réelle et concrète et offre le temps de la peinture. (Notice du livret pour l'exposition « Natures mortes ? », 2021, Le Temple, Les Bordes-sur-Ariz).

« Dans ces grands autoportraits centrés, la touche est claire, la couleur est comme la douce lumière de l'atelier perché sur la colline vençoise. Le personnage sort du tableau : sa présence et sa carnation est saisie comme si elle s'était volée un instant de vie et d'éternité. Une présence évidente rendue par une facture fluide et sans efforts laborieux. »

Sophie Braganti, 1998

Au centre	**Françoise Quardon**
De gauche à droite	**Gérard Traquandi, Djamel Tatah, Lisa Milroy, Françoise Pétrovitch, Anne Pesce, Isabelle Cornaro**

Dans cette salle, la couleur bleue construit un espace mental, silencieux et méditatif, presque en suspension. Plusieurs artistes l'explorent : du bleu méditatif, comme chez **Djamel Tatah**, au bleu identitaire de **Lisa Milroy**, en passant par le bleu émotionnel, discret, de **Françoise Petrovitch**.

Chez **Djamel Tatah**, le bleu n'est pas un symbole, mais un moyen de construire une atmosphère d'où il fait surgir une figure humaine saisissante. Pour l'artiste, le bleu devient moins une couleur qu'une condition de présence. **Lisa Milroy** revendique le bleu comme couleur fondatrice de son œuvre. Inspirée par les paysages de Vancouver, dans sa composition d'objets, l'outremer sert de base à tous ses gris et à toutes ses ombres, et il est présent dans chacune de ses œuvres depuis les années 1980. Quant à l'œuvre de **Françoise Petrovitch**, la figure humaine en lavis bleu crée une atmosphère silencieuse, mélancolique, presque onirique. Impression renforcée par la mise en scène plastique bleutée de **Françoise Quardon**, entre récit fantastique et monde domestique.

En face, dans la peinture monumentale de **Gérard Traquandi**, le bleu est une couleur de sensation. Par des superpositions de pigments, il construit des espaces où la nature – ici, l'eau d'une fontaine et sa fraîcheur – est suggérée. Le bleu devient un lieu de perception, révélant la profondeur, l'atmosphère et les infinies variations de la lumière.

L'ensemble montre comment les artistes offrent des lectures très différentes d'une même couleur. Comment la couleur bleue peut devenir un véritable langage plastique et émotionnel : elle peut signifier le temps, la mémoire, l'infini et la transformation.

Noir & blanc

En art contemporain, le noir dépasse le rôle de simple couleur pour devenir un véritable moyen d'expression. Il symbolise le silence, la profondeur, la mémoire ou encore la spiritualité. De nombreux artistes contemporains explorent les propriétés physiques du noir en utilisant du charbon, de la suie, du graphite, du goudron, des pigments industriels ou des peintures très absorbantes. Le noir n'est plus seulement une couleur appliquée sur une surface : il devient une texture, une profondeur et parfois même une expérience sensorielle.

De gauche à droite	**Abdelkader Benchamma, Ida Tursic & Wilfried Mille**
De droite à gauche	**André Marfaing, Pierre Soulages, Julije Knifer (Julije Kniffer, dit), Tania Mouraud**
Au centre	**Guillaume Leblon**
De gauche à droite	**Nicolas Chardon, François Morellet, Roselyne Pélaquier, Piet Moget, Gregory Forstner, Michelangelo Pistoletto, Olivier Debré**
Au fond devant la fenêtre	**Christian Robert-Tissot**

Dans cet espace, les visiteur·euses traversent le paysage majestueux de Sainte-Victoire, créé subtilement en tons de gris par **Ida Tursic & Wilfried Mille**, pour ensuite se confronter à toutes les nuances du noir des dessins d'**Abdelkader Benchamma** ou de **Gregory Forstner**. Puis les visiteur·euses plongent dans la profondeur abstraite du noir exprimée par son maître : **Pierre Soulages**. Avec son concept d'*Outrenoir*, il crée un noir qui révèle la lumière plutôt que de l'absorber et prend ainsi une place centrale dans l'accrochage. Sa densité dialogue avec les aplats noirs de **Julije Knifer** et la composition géométrique de **Tania Mouraud**.

François Morellet utilise des scotchs noirs pour accentuer la géométrie des branches et créer une image abstraite, quand **Christian Robert-Tissot** utilise le noir pour matérialiser le vide.

André Marfaing, artiste phare de la région d'après-guerre, fait du noir un symbole dans sa peinture informelle, interrogeant perpétuellement le conflit entre l'ombre et la lumière, et retrouve dans cette recherche son ami peintre Olivier Debré. Ils répondent ainsi à **Piet Moget**, qui explore ses nuances évanescentes pour créer une dimension spirituelle et méditative. **Michelangelo Pistoletto**, **Nicolas Chardon** ou encore **Roselyne Pélaquier** créent du mouvement par l'utilisation de l'opposition archétypale du noir et du blanc.

De gauche à droite	**Loïc Raguénès, documentation céline duval, Jean Dieuzaide, Patrick Galibert, Julien Prévieux**
Au centre	**Rolf Julius**
De droite à gauche	**Lucien Pelen, Rafael Navarro, Céleste Boursier-Mougenot, Jason Glasser, Joachim Mogarra, Simon Starling, Silvio Wolf, Belkacem Boudjellouli**

Au centre	**Berdaguer & Péjus**
De gauche à droite	**Sam Samore, Jaume Plensa, François Lagarde, Man Ray (Emmanuel Radnitzky, dit), Yan Pei-Ming, Mounir Fatmi, Alain Fleischer**

Peut-on concevoir l'art photographique sans passer par le noir et blanc ? Une grande partie de cet espace est dédiée à la photographie, en commençant par le travail de **Céline Duval**, qui fait revivre les jeux de plage à travers ses collections d'images. Ses figures rétro trouvent écho dans les portraits d'inconnus de **Julien Prévieux** ou de **Patrick Galibert.** Quand **Berdaguer & Péjus** transforment la figure humaine en architectures avec leurs sculptures-maisons qui s'apparentent à des « autoportraits » d'enfants anonymes. **Loïc Raguénès,** lui, s'intéresse au cabanon de plage, architecture modeste, en lien avec la nature et trouve un écho dans la photographie de **Simon Starling** et dans le dessin de **Belkacem Boudjellouli**, créant ainsi un paysage fictif. Ainsi, pins parasols, nuages, ciels ouverts ou plages ventées… représentés à travers différentes techniques et esthétiques (**Jason Glasser**, **Joachim Mogarra**, **Rafael Navarro**…) se mélangent pour recréer le paysage iconique du Sud, celui ancré dans l'imaginaire collectif.

L'ensemble est rythmé par **Rolf Julius** qui fait vibrer la matière noire : de la poudre de graphite dans des haut-parleurs suspendus qui diffusent sa propre composition sonore.

Plus loin, l'art du portrait trouve toute sa place à travers le travail de **François Lagarde**, **Sam Samore**, en passant par l'historique **Man Ray**, jusqu'à la série des visages de **Jaume Plensa**. Ses figures humaines sont confrontées au tableau de Mao de **Yan Pei-Ming**, sur l'identité, la vulnérabilité et le langage. L'œuvre de **Mounir Fatmi** – ce crâne humain stylisé – clôt cet espace et suggère que l'humain est un être de pensées et de questionnements.

Julien Prévieux

Né en 1974 à Saint-Martin-d'Hères (Isère, France). Vit et travaille à Paris (France).

***Les inconnus connus inconnus #3* de la série *Les inconnus connus inconnus*, 2018.**

Photographie. Tirage pigmentaire Fine Art contrecollé sur aluminium, 123 × 123 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier. Photo Julien Prévieux.

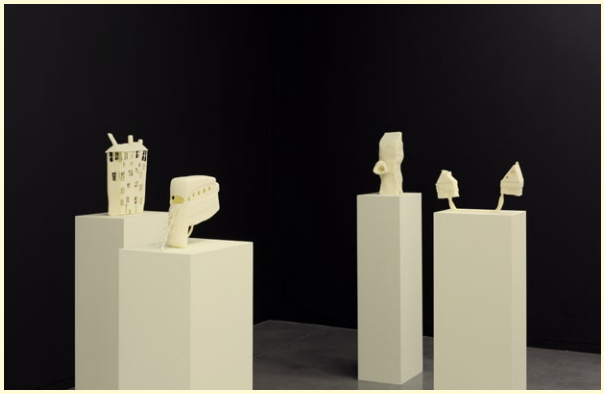
Les œuvres de Julien Prévieux témoignent d'un goût pour l'absurdité des systèmes. La série de photographies intitulée *Les inconnus connus inconnus* a été réalisée grâce à un programme d'apprentissage automatique, les GAN, branche de l'IA, qui créent des images réalistes sans réalité concrète. Jouant de l'ambivalence du dispositif quant à sa propre capacité à distinguer les « images vraies » des « images fausses », Julien Prévieux complexifie la réflexion autour du travail de l'algorithme en lui soumettant les visages d'anonymes célèbres : espions, révolutionnaires, usurpateurs, faussaires ou musiciens masqués. L'artiste sélectionne les visages d'inconnus célèbres pour avoir dissimulé leurs identités, à l'instar d'Anonymous, du sous-commandant Marcos, d'Émile Ajar, de Paul Pavlowitch, de Ned Ludd ou Luther Blissett. On retrouve dans cette œuvre, l'intérêt de l'artiste pour la figure du tricheur. La mise en abyme de la figure anonyme rendue plus anonyme encore par le traitement digital, questionne la nécessité d'avancer masqué dans certains agissements politiques, artistiques ou pour tromper les algorithmes d'une IA.

Berdaguer & Péjus

Christophe Berdaguer : né à Perpignan en 1968 et Marie Péjus : née à Rennes en 1969. Vivent et travaillent à Marseille.

***Sans titre (Mickael), Sans titre (Romain), San titre (Yvan), Sans titre (Marie),* de la série *Psycho Architecture*, 2010.**

Résine réalisée en stéréolithographie (frittage de poudre), 25 × 40 × 8 cm et 40 × 25 × 6 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris, 2026. Photo Jean-Paul Planchon.



Christophe Berdaguer et Marie Péjus poursuivent, depuis les années 1990, une recherche plastique liée à l'architecture, centrée sur l'analyse de l'environnement, la production de projets d'habitat ou d'aménagement d'espaces. Ils développent une œuvre atypique où la perception de l'espace physique ou psychique, les dysfonctionnements et pathologies liés à cette appréhension sont questionnés.

Les *Psychoarchitectures* sont des transcriptions en volume de dessins d'enfants réalisées à partir du test psychologique de la maison, représentation symbolique de notre psyché et de notre monde intérieur. Christophe Berdaguer et Marie Péjus ont réussi à introduire dans ces maquettes une dimension psychique, qui est peut-être, la quatrième dimension de l'architecture. Les sculptures produites au moyen de l'impression 3D « prennent des aspects anthropomorphiques et forment autant de fantômes, de rêves ou de cauchemars d'architecture psychotique » selon les mots des artistes.

Jaume Plensa

Né en 1955 à Barcelone (Espagne). Vit et travaille à Sant Feliu de Llobregat (Espagne)

***Sans titre*, 1985.**

Xylographie sur papier, 100 × 65 cm.
Collection les Abattoirs Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Adagp, Paris, 2026. Photo Francisco Artigas.

Jaume Plensa est une figure majeure de la sculpture contemporaine internationale. À la recherche d'un langage plus émotif, au fil des années, il a bâti une œuvre vouée au corps, au visage, à l'âme. En 1985, il réalise un ensemble de huit xylographies, technique ancienne d'impression et de gravure sur bois, consistant à tailler une planche, à l'encrer, puis à la presser sur un support plat comme du papier ou du tissu. L'artiste les travaille d'un trait long et synthétique, avec un cerne curviligne. Il compose ainsi une variation de visages humains étranges et déformés où le noir et le blanc alternent dans des jeux de pleins et de vides. Évocations de dessins anatomiques d'écorchés ou de masques, ces figures semblent flotter à la surface du papier, entre apparition et disparition, présence et effacement. Le dessin devient ici un lieu de concentration, de souffle, de présence retenue. Le dessin et la gravure sont pour lui des recherches formelles parallèles à la pratique de la sculpture.

Mounir Fatmi

Né en 1970 à Tanger (Maroc). Vit et travaille à Paris (France) et à Tanger (Maroc).

***Tête dure*, 2005.**

Acrylique noire et mate, sur mur, d'après dessin, 180 × 200 cm. Collection les Abattoirs Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Adagp, Paris. Photo Bernard Delorme

Tête dure se présente à la fois comme un crâne et comme un cerveau dont les méandres ont été remplacés par un texte calligraphié librement traduit par Mounir Fatmi. Dans ce crâne, les codes de représentation sont mêlés. Le symbole occidental de la vanité est investi dans sa transparence d'une interprétation d'un verset coranique. Ce travail de métissage renvoie à la nécessité d'interroger, au travers de l'art, la pluralité des identités afin d'enrichir la construction mentale de l'individu, et, au-delà, le devenir intellectuel, poétique et politique de l'humanité.

« Ce dessin nous invite à méditer sur les circonvolutions de notre cerveau. Il est constitué d'un réseau de lignes aux combinaisons aléatoires dont le caractère calligraphique rappelle les bandeaux épigraphiques de l'art musulman. Derrière la vision décorative se cachent, les peurs, les doutes mais aussi le savoir, la foi, la conviction. »

Mounir Fatmi

Brut

Après avoir traversé deux différentes expressions de la couleur (le bleu et le noir & blanc) cette section du parcours propose un retour à l'origine matérielle de l'œuvre. Ici, la couleur n'est plus appliquée, composée ou recherchée comme un effet visuel : elle est contenue dans la matière elle-même.

Bois, pierre, terre, sable, métal, béton, tissus, fibres, cuir ou matériaux récupérés deviennent les véritables sujets des œuvres.

Les artistes réunis dans cette section choisissent de laisser apparaître les qualités premières des matériaux : leur texture, leur poids, leur rugosité, leurs irrégularités et les traces du temps. Il ne s'agit pas d'une simple parenthèse « sans couleur », mais de l'exploration de la couleur ultime : celle qui n'est pas fabriquée par l'artiste, mais donnée par l'essence même de la matière.

Il est important de préciser que cette section ne fait pas référence à l'Art brut en tant que mouvement artistique, mais à une approche de la matière dans son état premier, avant sa transformation par la couleur ou par des procédés de représentation.

Le « brut » désigne donc moins un style qu'une expérience du regard, un retour aux qualités essentielles des matériaux et à leur présence physique.
Il s'agit de laisser apparaître la matière, la texture, le poids, la structure et le temps. On pourrait presque parler ici d'une « couleur de la matière » : le gris du béton, le blanc de la pierre, le brun du bois, le noir du métal ou la teinte naturelle de la terre cuite…

De droite à gauche	**Johan Creten, Bertrand Lavier, Raymond Depardon, Nefeli Papadimouli**
Au centre	**Valère Costes**

Dans cet espace, *Karstic Story* de **Valère Costes** est une installation qui cherche à reproduire artificiellement la formation naturelle des stalagmites dans les grottes. Elle prend une place centrale et se présente comme un dispositif expérimental à l'esthétique volontairement brute, où les mécanismes de production restent pleinement visibles. Entre sculpture et protocole scientifique, l'installation met en tension la précision du dispositif et l'imprévisibilité des processus qu'il cherche à reproduire. Elle révèle une nature en train de se fabriquer, toujours instable et inachevée et ce même processus peut trouver écho à la constitution stalagmite après stalagmite d'une collection. Cette nature artificielle en devenir anime aussi les ruches en céramique anthropomorphiques de **Johan Creten** qui semblent nous accueillir à l'entrée de cet espace. De l'autre côté du paysage mouvant en sable de **Valère Costes,** fait face le paysage naturel et ordinaire d'une plage où se dresse un poste de secours, immortalisé par la photographie de **Raymond Depardon,** une commande documentaire de la Région. Quand l'œuvre de **Nefeli Papadimouli** – entre tenue improbable pour s'abriter et tenue de cérémonie – attend la présence humaine pour s'animer et semble figée, ensablée dans ce paysage.

Bertrand Lavier comme à son habitude détourne, transforme et rapproche des objets familiers pour déplacer leur statut et notre regard sur eux. La porte de garage fermée, clôt cette recherche autour de l'artifice et du naturel.

Nefeli Papadimouli
Née en 1988 à Athènes (Grèce). Vit et travaille à Athènes et à Paris (France)
***Skinscapes (Oracle and Warrior)*, 2021.**
Tissus et bois, 240 × 400 × 50 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris, 2026. Photo THE PILL/The Pill.

Suspendue au mur, *Skinscapes* de Nefeli Papadimouli est une œuvre textile monumentale à double face, une grande surface architecturée en tissu blanc sur laquelle sont cousus deux costumes de personnages comme en apesanteur (L'oracle et le guerrier d'après le titre de l'œuvre). Si l'on hésite à la considérer comme une grande peinture ou un bas-relief, on y devine l'absence des corps qui doivent s'y loger. En effet, de nombreux reliefs molletonnés et anfractuosités sont agencés sur la toile de manière à attirer le corps. Lorsqu'elle est au mur, l'œuvre est en état de « grève », dans l'attente de son actualisation : elle a été pensée pour que deux corps l'épousent. Ainsi incarnée, la pièce se transforme en une paroi mouvante et respirante, une « peau » collective pour se connecter aux autres et au monde.

Johan Creten
Né en 1963 à Saint-Trond (Belgique).
Vit et travaille à Paris (France)
***Les Arnie / Les ruches*, 1997.**
Céramique émaillée, terracotta émaillée, environ 100 × 150 × 200 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris. Photo Christian Perez

Célèbre pour ses sculptures allégoriques en céramique et en bronze, Johan Creten poursuit depuis les années 1990 ses représentations d'un monde plein de mystères. Elles soulignent l'importance de la beauté dans son travail, tout en réaffirmant sa conscience humaniste et la résonance sociale et politique de sa pratique.

L'œuvre *Les Arnie / Les ruches* rassemble huit céramiques présentées sur une table. Johan Creten s'est inspiré des ruches traditionnelles flamandes, en forme de dôme ou de cloche, qui étaient façonnées en vannerie. Ces ruches aux allures anthropomorphiques ont des yeux et des bouches, ce qui confère à chacune un aspect de masque et de tête. L'artiste poursuivra ce travail en créant d'autres ensemble de ruches (en bronze). L'analogie entre organisation communautaire des abeilles et organisation sociétale, tirée notamment du livre *La vie des Abeilles* (1901) de Maurice Maeterlinck sont au cœur de ses réflexions. L'artiste entrevoit le modèle fonctionnel d'une ruche comme utopie communautaire, où chacun.e œuvrerait au bien commun.

Dans cet espace volontairement prolifique, le retour à l'origine matérielle de l'œuvre passe par l'exploration des expressions artistiques très différentes. Les œuvres s'opposent ou se complètent pour construire un ensemble inattendu. L'accrochage propose un socle commun pour des artistes explorant les matériaux pauvres ou dégradés comme **Anita Molinero** qui suspend de manière surprenante un ensemble d'objets banals et familiers (ici des pots en céramique) ou **Delphine Reist** qui fait danser des pieds en taxidermie au rythme de la corrida. Sous l'ombre d'un bateau imaginaire de bric et de broc créé par **Françoise Quardon**.

Sur le socle central	**Charles Lopez, Anita Molinero, Gabriel Orozco, Delphine Reist, Atelier Van Lieshout, Françoise Quardon**
Autour, mur de gauche, de gauche à droite	**Sophie Calle, Claude Cattelain, Noël Dolla, Sigurdur Arni Sigurdsson, Richard Baquié, Vera Molnar**
Murs de droite, de gauche à droite	**Laurent Tixador, Laurent Le Deunff, Toni Grand (Antoine Grand, dit), Hugues Reip, Come Mosta-Heirt, Nicolas Daubanes**

Les notions de Construction / Déconstruction / Transformation rythment cette sélection ainsi que la mise en avant du geste et du travail de recherche avec des matériaux « pauvres ».

Sophie Calle brode les situations de sa vie intime en œuvres d'art, en mêlant photographie, récit et expérience faisant ici du lit et des draps les traces d'une présence ou d'une absence. **Claude Cattelain** construit une œuvre picturale en révélant les empreintes de pas sur le papier, traces aériennes, souvenirs d'une performance, quand **Richard Baquié** opère un travail de « bricolage » avec la récupération et l'assemblage d'objets hétéroclites. De son côté, **Noël Dolla** – représentant du mouvement « Supports/Surfaces » – remettant en question les éléments traditionnels de la peinture, il détourne l'utilisation du chalumeau pour créer une œuvre monumentale grâce aux traces de suie sur la peinture encore fraîche.

Sur le mur d'en face, **Côme Mosta-Heirt** utilise des branches qu'il peint de multiples couches de couleur dont la superposition produit un noir intense, pour créer des sculptures dans l'espace. Quant à **Nicolas Daubanes**, il installe une centaine de briques sur des étagères, les détournant de leur fonction. D'autres artistes explorent la matière comme mémoire géologique tel **Laurent Tixador** qui expose des éléments témoins (pelles) d'une exploration souterraine réalisée en collaboration avec l'artiste Abraham Poincheval.

Sur la cimaise au centre **Masaki Nakayama**

Masaki Nakayama inscrit son propre corps dans trois structures géométriques en acier brut – cercle, triangle et carré. La photographie enregistre cette rencontre entre le corps et la forme, transformant l'artiste à la fois en sujet, en instrument de mesure et en prolongement de la géométrie. Une installation précieuse et rare car il s'agit du 1er artiste japonais à entrer dans les collections du Mrac en 2020 et n'étant représenté dans aucune autre collection en France.

Nicolas Daubanes
Né en 1983 à Lavaur (France). Vit et travaille à Perpignan (France).
***100 Briques, Ergonomie de la révolte*, 2018 - 2020.**
Brique, 5 × 11 × 16 cm chaque. Collection du Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris, 2026. Photo Aurélien Mole

Nicolas Daubanes développe un travail autour d'environnements singuliers et coercitifs comme le monde carcéral. À travers une pluralité de médiums, il interroge les mécanismes de violences et les pratiques qui tentent de se libérer de ces cadres en proposant une traduction plastique à l'idée de contestation et de révolte. *Ergonomie de la révolte* est un ensemble de briques portant chacune une empreinte de mains. Ces briques ont été empoignées au moment même de leur fabrication. À la sortie de la chaine de production, lorsque la terre est passée à travers « un profil » qui lui donne sa forme finale, elle doit être enlevée puis déposée sur un séchoir avec la plus grande délicatesse, dans l'objectif de la laisser sans aucune trace apparente. C'est à ce moment-là qu'intervient la collaboration de Nicolas Daubanes et des ouvriers de la briqueterie de Nagen (Haute-Garonne). L'artiste demande aux ouvriers d'empoigner chaque brique qui sort de la filière, pour y laisser une empreinte, il participe aussi à ce geste contre nature des ouvriers. La position que la main prend sur la brique donne l'impression d'une ergonomie parfaite pour transformer l'élément de construction en projectile. Avec ses installations, l'artiste met en valeur les récits de transgression, notamment ceux qui relatent des révoltes contre des injustices sanctionnées dans le but d'alléger les souffrances individuelles et collectives.

Françoise Quardon
Née en 1961 à Nantes (France). Vit et travaille au Pré-Saint-Gervais (France)
***Ghost ship*, 2010.**
Bois, tirage numérique sur voile, objets, perles, os, moulages en résine, passementerie, 180 × 180 × 90 cm. Collection les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Adagp, Paris, 2026. Photo André Morin.

Entre le conte de fées dans ce qu'il a d'enchanteur et de terrifiant et le fantasmagorique, l'univers de Françoise Quardon relève d'un mystère, d'une « inquiétante étrangeté ». *Ghost ship* fait partie d'un ensemble intitulé *I believe in miracles* (titre d'une chanson des Ramones), installation reconstituant un appartement à la dimension ex-votive, en hommage à Joey Ramone, chanteur du groupe américain de punk rock et à Sylvia Plath poétesse américaine, qu'elle s'était choisie en parents imaginaires.

Françoise Quardon utilise des ornements kitchs, comme les perles, rassemble des éléments évoquant la disparition et la mort, comme le crâne d'animal, objet de vanités, en guise de proue et des moulages de mains, apparaissant comme des fantômes semblant hanter la coque. Le bateau à l'allure de vaisseau pirate est suspendu, toutes voiles dehors, exhibant des messages romantiques « I love you till I die », associés à des dessins de squelettes de bras, un crane cornu, des pistolets tirant des roses, à l'iconographie et à l'esthétique rappelant les tatouages punk-rock. « En 2008, elle fait un voyage au Mexique pour visiter Ciudad Juárez, la ville des femmes mortes, et revient très inspirée par les objets et les rituels de la fête des morts. » Marie-Laure Bernadac, 2013

Rouge

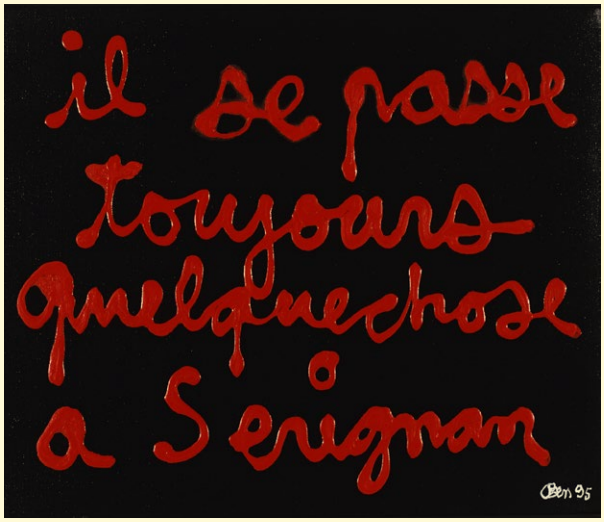
L'histoire de la couleur rouge est l'une des plus anciennes et l'une des plus symboliques de l'humanité. Présente dans presque toutes les civilisations, elle a représenté tour à tour la vie, le pouvoir, l'amour, la guerre et le sacré. Dès les premières peintures rupestres, l'ocre rouge, un pigment naturel riche en oxyde de fer, est utilisé pour symboliser souvent le sang et la vie. Réservée pendant longtemps aux rois, aux nobles et aux hauts dignitaires religieux, avec la révolution industrielle, les colorants synthétiques rendent la couleur rouge accessible. Le rouge devient aussi une couleur politique, associée aux mouvements ouvriers, aux révolutions et aux idéaux de justice sociale, et s'impose en parallèle dans la publicité, le cinéma, la mode et le design grâce à son fort pouvoir d'attraction. Il devient également la couleur de la passion, de l'amour et de la séduction, tout en restant associé au danger, à l'interdiction et à l'urgence, comme sur les panneaux de signalisation.

Mur de droite	**Ben (Benjamin Vautier, dit), Taroop & Glabel, Birgir Andresson**
Au centre	**Yayoi Kusama**
Mur de gauche	**Athina Ioannou**

À l'entrée de l'espace, **Ben** l'utilise comme une couleur directe et provocatrice, au service de ses mots, de ses signes et de son humour, pour affirmer qu'il se passe toujours quelque chose à Sérignan et, effectivement, c'est le cas avec cette exposition qui reconstruit au centre l'œuvre emblématique de **Yayoi Kusama**. Chez elle, le rouge occupe une place importante, associé aux célèbres « dots » issus de son univers obsessionnel, où la répétition et la couleur bouleversent la perception et transforment l'espace en une expérience sensorielle intense.

En face, chez **Athina Ioannou**, l'huile de lin et ses propriétés donnent à chaque couleur des tissus une dimension tactile et sensible et entraînent une modification des nuances. **Olya Kroyter** utilise la couleur rouge associée à la révolte dans une image pleine d'énergie. A l'inverse, elle renforce la rigueur géométrique des compositions de **Maud Peauït.** D'autres artistes comme **Birgir Andrésson**, **Frank Fay** ou **Gottfried Honegger** explorent le rouge dans une approche conceptuelle, où la couleur devient un langage visuel et un élément autonome, géométrique et spatial. Matière, forme et perception se confrontent. En fond de perspective, **Gaël Bonnefon** fait du parapluie rouge un sujet majeur dans sa photographie étrange et énigmatique.

Ben (Benjamin Vautier, dit)
Né en 1935 à Naples (Italie) et décédé en 2024, à Nice (France).
***Il se passe toujours quelque chose à Sérignan*, 1995.**
Huile sur toile, 42 × 50 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Ben Vautier / Adagp, Paris, 2026. Photo Pierre Schwartz.



Ben conserve tout et écrit sur tout. Connu pour ses slogans manuscrits en lettres blanches sur fond uni, Ben définit lui-même son art comme un art d'appropriation.

À la fin des années 1950, proche des artistes du Nouveau Réalisme, il ouvre une boutique à Nice dont il décore la façade d'une accumulation d'objets hétéroclites. Son magasin devient un véritable lieu de rencontres, de discussions et d'expositions.

Chroniqueur de notre société, Ben se manifeste par des écritures mais aussi des prises de position, déclarations publiques, appropriations, performances… Souvent empruntes d'un humour percutant, ses interventions se sont développées dans la sphère publique. Il organise des débats de rues, invite les passants à le regarder ou à intervenir. Il développe l'idée d'un Art Total, notion dans laquelle tout est possible, tout est art, même les gestes les plus ordinaires. Cherchant à dessiner des formes nouvelles et à dépasser les limites reconnues de l'art, Ben est un agitateur. Pourfendeur du sérieux excessif, il est aussi celui par qui l'esprit du mouvement artistique Fluxus, émergé à New York dans les années 1960, a pénétré et perdure en France.

Yayoi Kusama
Née en 1929 à Matsumoto (Japon) et décédée en 2026 à Tokyo (Japon).
***Dots Obsession*, Sous-titre : *Infinity Mirrored Room*, 1998.**
Peinture, miroirs, ballons, adhésifs, 280 × 600 × 600 cm. Collection les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Yayoi Kusama. Photo Grand Rond Production.

Yayoi Kusama a développé une pratique qui se définit par la répétition, l'accumulation et la multiplication de différentes formes et motifs. Ses œuvres apparaissent comme des proliférations de pois, de formes phalliques, de miroirs, de ballons et prennent la forme d'« environnements » immersifs. Née d'une hallucination lorsqu'elle était enfant et qui deviendra par la suite un trouble obsessionnel, sa vive passion pour le motif du pois la pousse à le décliner à l'infini. *Dots Obsession* a été réalisée pour l'exposition *Organic* aux Abattoirs de Toulouse. L'installation mêlant peinture, miroirs, ballons et adhésifs envahit la pièce du sol au plafond d'aplats rouges à pois blancs et nous plonge dans un univers vif, psychédélique et coloré invitant à la déambulation. Les miroirs donnent une vision décuplée et abyssale de ces formes qui se réfléchissent à l'infini, à la manière des labyrinthes de miroirs des fêtes foraines, désorientent et interrogent les frontières du réel. Dans cet univers délirant la perception et la perspective sont bousculées.

En sortant de l'installation de Yayoi Kusama :
De gauche à droite **Gaël Bonnefon, Maud Peauit, Claude Rutault, Gottfried Honegger, Olya Kroytor, Frank Fay**

Rouge (rose/orangé)

De gauche à droite **Dominique Figarella, Pierre Leguillon, Jacques Monory, Lina Jabbour, Michael E. Smith, Jean-Claude Ruggirello**
Au centre **Wendy Jacob**

Contrairement aux couleurs primaires explorées jusqu'à présent – bleu, noir, blanc, rouge –, dans cette salle, l'**orange** et le **rose/violet** dominent : ces nuances issues du rouge peuvent être envisagées comme les couleurs volatiles de l'ambiguïté. La sélection oscille entre douceur et provocation, entre intime et spectaculaire, peau et artifice, enfance et revendication politique. *La Tempête Orange* de **Lina Jabbour** cohabite avec les vidéos de **Jean-Claude Ruggirello** et de **Michael E. Smith** : dans *Peacock*, le premier met en scène une situation où l'image, le mouvement et l'absurde se rencontrent, dans une œuvre vidéo qui joue sur les effets de surprise et de décalage. La vidéo *Hammer Pants* du second interroge avec humour le corps, le vêtement et la performance. Le vent reste le lien qui réunit les deux et qui met en jeu le corps comme spectacle, entre burlesque et absurdité.

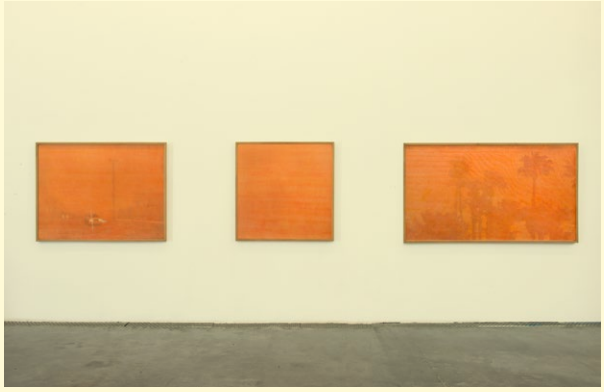
Un vent de contestation souffle dans l'œuvre de **Jacques Monory**, *Comme il vous plaira*, rapprochée de celle de **Dominique Figarella** par leur dominante rose, qui crée dans les deux cas une atmosphère à la fois douce, artificielle et légèrement étrange. Chez **Dominique Figarella**, *Qui est ?*, le rose enveloppe une forme énigmatique et brouille les repères entre peinture, image et matière ; chez **Jacques Monory**, la teinte chromatique agit comme un filtre qui éloigne la scène du réel et lui confère une dimension cinématographique. Qui regarde, qui est regardé et quelle part de vérité se cache derrière l'image ? Telles sont les interrogations que les visiteur·euses se posent, engoncé·es dans les fauteuils vivants, gonflables, presque oppressants de **Wendy Jacob**, tout en contemplant l'ensemble.

Lina Jabbour

Née en 1973 à Beyrouth (Liban). Vit et travaille à Marseille (France).

***Tempête orange*, 2013.**

Crayon de couleur sur papier Arches, 110 × 550 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris, 2026. Photo Pierre Schwartz



Le travail de Lina Jabbour lie une réflexion sur l'identité et la migration à des références au voyage. Progressivement, son travail glisse d'un discours identitaire politisé à un propos plus onirique, où le regard sensible est omniprésent. Dans un temps suspendu, c'est tantôt par les représentations de paysages, tantôt par les abstractions que Lina Jabbour développe des considérations sur la matière, la couleur et la trame tout à la fois.

Trois dessins réalisés aux crayons de couleurs composent le triptyque *Tempête orange*. L'œuvre évoque un mirage, une succession d'images enfouies dans une tempête de sable […]. L'artiste déploie en filigranes une errance physique et mentale dans un contexte urbain et ordinaire. […]. La tonalité orange prédomine et recouvre la surface du papier Arches imprégné par le souffle du vent. À trois reprises, les motifs évanescents sont balayés et placés en retrait, dans un effet de superposition composée par les strates dessinées au crayon de couleur. Par ce geste, Lina Jabbour trouble l'arrière-plan et articule des zones de profondeur. […]. Le triptyque suggère tour à tour un effacement, une disparition ou la trace d'un souvenir.

Élise Girardo

Michael E. Smith

Né en 1977, Détroit (États-Unis). Vit et travaille à Providence (États-Unis).

***Hammer Pants*, 2010.**

Vidéo couleur sonore, durée 1'53 ». Collection les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse. © droits réservés

Michael E. Smith réalise des sculptures, des installations, des travaux sur toiles et des vidéos inscrites dans un univers post-humain ou du moins pré-apocalyptique. […]. Si l'objet, dans toutes ses composantes physiques, est essentiel chez l'artiste, c'est qu'il est la trace de l'humanité, le témoin de sa disparition. Aussi la présence humaine est souvent allusive dans ses œuvres : une atmosphère particulière, un vêtement abandonné […].

Œuvre immersive, *Hammer Pants* saisit le spectateur et le fige dans un environnement assourdissant, violent, puissant, rouge et tremblant. Le point de bascule semble imminent mais il s'éternise. Dans cette vidéo, le choix de la synecdoque (la partie pour le tout) impose sans doute encore davantage l'humain. Il reste solide, campé. Les mouvements du tissu mis en perspective avec la ligne d'horizon (des voitures filant à vive allure ?) redoublent l'idée d'un objet vivant et d'un humain déjà presque plus là.

Notice du cartel pour l'exposition « Sous le fil : L'art tissu dans les collections de Daniel Cordier et des Abattoirs », 2020-2021

Wendy Jacob

Née en 1958, New York (New York, États-Unis). Vit et travaille à Bloomington (Illinois, États-Unis)

***Squeeze Chair, (Red Wool)*, 1997. *Squeeze Chair, (with Fruit Pattern Slipcover)*, 1997.**
Bois, tissus, système de gonflage et pompe à air, 80 × 80 × 70 cm. Production Frac Languedoc-Roussillon dans le cadre de la résidence de l'artiste à la Villa Saint-Clair, Sète. Collection Frac Occitanie Montpellier. © Photo Martin Argyroglo

Wendy Jacob crée des objets et des œuvres in situ qui s'ancrent dans l'architecture et l'espace domestique. Une grande partie de son travail fait appel au mouvement ou aux variations de température et fait référence à la présence d'un corps. Depuis plusieurs années, elle collabore avec Temple Grandin, une femme autiste et zootechnicienne, à la conception de meubles qui serrent ou « enlacent » la personne assise. « L'idée a été d'intégrer aux objets quotidiens l'apparence de mécanismes biologiques, respiration, pulsation, chaleur, etc.[…]. Une pompe à air active les bras du fauteuil se resserrant sur l'hôte, qui régule la pression. La stimulation et l'étreinte provoquent des émotions, des sensations […]. Le corps totalement investi, avec ses désirs, ses besoins, est malgré tout bridé par sa détermination sociale. Et en dépit de son seul souci de productivité, la société cherche à gérer, à canaliser les affects et les émotions. Avec sensualité et poésie, *The squeeze chair project* interroge le statut du corps aujourd'hui, mêlant des considérations de l'ordre de la nature, de la technologie et de la conscience. […] ».

Céline Mélissent

Dominique Figarella

Né en 1966 à Chambéry. Vit et travaille à Jacou.

***Qui est ?*, 2004.**
Tirage numérique, peinture sur aluminium, 200 × 220 × 2 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris, 2026. Photo Jean-Paul Planchon

Au début des années 1990, Dominique Figarella s'est engagé dans une pratique de la peinture à la fois savante et ludique employant dans ses tableaux des objets insolites tels que ballons, sparadraps et chewing-gums. Au milieu des années 2000, il introduit la photographie comme matériau pictural. Le tableau, photographié en cours d'élaboration, accueille sur sa surface cette même photographie appliquée, déformée, qui vient souligner les processus de construction.

Issu de la série des « Masques », ce diptyque fonctionne en trompe-l'œil. Deux châssis placés côte à côte sont recouverts d'une tache-coulure de peinture. S'y ajoute une image produite mécaniquement, c'est-à-dire une photographie, prise au moment de la réalisation du tableau. Ainsi, pour l'artiste, il s'agit tout autant de documenter son travail que de produire un discours sur l'essence de la peinture, entre abstraction et figuration.

Le rouge est sans doute la couleur la plus immédiatement chargée de sens : couleur du sang et du corps, de la passion et du désir, de la violence et du danger, mais aussi du pouvoir, de la fête et de la vie. À la différence d'une couleur simplement descriptive, le rouge agit sur celui qui le regarde : il attire, alerte, séduit ou dérange. Cette section propose d'explorer ses multiples intensités, du rouge éclatant au rouge sombre, du rose à l'orangé, du pigment à la matière, de l'intime au politique.

En face	**Présence Panchounette, Hesse-Romier, Pierre Joseph, Ida Tursic & Wilfried Mille, Andrea Nelli**
Au centre	**Buddy Di Rosa (Richard Di Rosa, dit), Taroop & Glabel**
À gauche	**Erik Dietman, Serge Fauchier, Carole Benzaken**
À droite	**Alain Séchas, Jean Laube, Bruno Peinado**

Le chien hyperréaliste d'**Ida Tursic & Wilfried Mille** nous accueille dans cette section avec une mise en scène comique contrastant avec le factice de la fleur rouge. Le cyclope de **Buddy Di Rosa**, « Bébé René », s'apparente à un cliché : le Marius du port de Sète, et croise un autre étrange personnage le contorsionniste, jouet monumental de **TAROOP & GLABEL**.

Pierre Joseph s'inscrit dans l'iconographie des natures mortes et des planches botaniques en photographiant différentes variétés de roses, fleur associée au rouge dans l'imaginaire collectif. L'intensité de la couleur renforce le côté spontané et rapide du geste d'**Andrea Nelli**. Les talons rouges dans la photographie de **Hesse-Romier** renforcent le stéréotype de la femme fatale, assignée aux tâches ménagères. En écho, la sculpture humoristique de **Présence Panchounette** associe à une Charles Jourdan un jouet en skis rouges dévalant une piste de la très chic Saint Moritz.

Alain Séchas met en scène ses chats, personnification des vacanciers estivants des bords de plage. **Jean Laube** plie et découpe le métal rouge d'un poids en fonte qui devient matériau et sujet de sa sculpture. **Bruno Peinado** exhibe les méandres d'un cerveau et son système vasculaire et joue sur une représentation faussement anatomique.

Dans ses tulipes, **Carole Benzaken** explore l'intensité du rouge représentative des recherches chromatiques de l'exposition du bleu au rouge. **Serge Fauchier** travaille la couleur comme une matière picturale autonome, où le rouge peut devenir profondeur et vibration. Enfin, **Erik Dietman** se représente au centre de son tableau assailli par des êtres fantomatiques qui l'encerclent ainsi qu'un rouge qui symboliserait le monde des fantasmes et des démons, en référence au tableau *Le Cauchemar* (1781) de Johann Heinrich Füssli.

Jaune

Le jaune est la couleur de la lumière, du soleil et de l'éclat, mais aussi celle de l'alerte, du danger et de l'artifice. Couleur solaire par excellence, son histoire dans les différentes cultures prouve qu'elle peut évoquer la chaleur, la joie et l'énergie mais aussi la maladie, l'étrangeté ou la transgression. Entre or et pigment, lumière et matière, le jaune possède une puissance visuelle immédiate : il attire le regard et semble parfois éclairer l'œuvre de l'intérieur. Cette section propose d'en explorer les multiples dimensions, du jaune lumineux au jaune acide, du plus sensible au plus conceptuel. Si Vassily Kandinsky considère le jaune dans sa théorie des couleurs, comme associé à l'énergie, au mouvement et à la vitalité spirituelle, selon les artistes contemporains, il peut être éclatant et chaleureux ou, au contraire, susciter une impression de tension ou de malaise.

Le jaune peut être lumière, matière, signal, mémoire ou énergie ; il peut éclairer, perturber ou transformer notre perception. De la peinture à la vidéo, du geste à la photographie, cette section fait du jaune une expérience visuelle immédiate : une couleur qui, avant même d'être interprétée, s'impose au regard.

De gauche à droite	**Claude Viallat, Kevin Rouillard, Martin Arnold, Valentin Souquet, Bruno Carbonnet, Mimosa Echard, Bruno Peinado, Lucien Pelen, Natacha Lesueur, Danielle Riede, Philippe Lamy, Fabrice Hyber, Jean Messagier**
Au centre	**Michel Blazy**

Sur la toile libre de **Claude Viallat**, les formes signatures de l'artiste peintes en rouge contrastent avec le fond jaune permettant une transition dans le parcours coloré.

Kevin Rouillard utilise la couleur du matériau à l'aspect vibrant pour donner sa version du monochrome pictural. **Bruno Carbonnet** explore les qualités physiques de la couleur : le jaune agit comme une surface dense, en relief et saturée de lumière qui semble repousser ou emprisonner un cercle sombre.

Martin Arnold, dans son travail vidéo fondé sur la répétition et la perturbation, utilise des fragments de personnages de dessins animés, qui deviennent des formes abstraites en mouvement et transforme la couleur en jouant sur les rythmes.

Mimosa Echard crée une composition, sorte de nature morte, avec différents matériaux et des éléments naturels et artificiels, donnant ainsi au jaune une dimension organique. Les *Fantômes* de **Fabrice Hyber** apparaissent sur différents fonds jaunes, dont la couleur renforce l'aspect spectral. La vanité au crâne de **Philippe Lamy** inscrit le jaune dans une recherche où la couleur participe à la construction d'un espace. **Jean Messagier** fait vibrer la couleur dans une peinture gestuelle inspirée des rythmes de la nature, où les tonalités chaudes participent à une sensation de lumière et d'été.

Le fond ensoleillé dans la photographie de **Natacha Lesueur** élève au range d'icone la chanteuse et comédienne Carmen Miranda. Les peintures abstraites de **Bruno Peinado** utilisent une gamme chromatique pastel comme si elles avaient été délavées par le soleil, référence au sud de la France mais aussi à celui fantasmé de la Californie. Pour la photographie de **Lucien Pelen**, c'est le paysage et son atmosphère lumineuse qui lui donnent sa couleur dominante.

Les couleurs de la peinture gestuelle et abstraite de **Danielle Riede** semblent évoquer des motifs floraux. **Valentin Souquet** reprend les couleurs de la plante carnivore *sarracenia rubra* qu'il représente tel un motif envahissant toute la surface de la toile. **Daniel Dezeuze** utilise la couleur rouge pour son livre d'artiste, clin d'œil à la spiritualité et la connaissance de ses lecteurs.

Au centre, **Michel Blazy** propose une fontaine inédite, composée d'une poubelle et de savon moussant.

Kevin Rouillard

Né en 1989 à Vendôme (France). Vit et travaille à Marseille (France).

***Extrait (tôle, choc) Les dadas des deux Daniel, Jaune*, 2017.**

Bidon en acier peint aplani, martelé et encadré, 257 × 183,5 cm. Collection les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse © Adagp, Paris, 2026. Photo Sylvie Leonard.

Extrait (tôle, choc) Les dadas des deux Daniel, Jaune appartient à une série développée par l'artiste Kevin Rouillard, à partir de bidons de transport provenant du Cap-Vert, dont sa famille est originaire. Si certains portent encore les traces des voyages qu'ils ont effectués et des recyclages subis, les bidons deviennent des objets nouveaux nommés *Extrait tôle-choc*. D'abord aplatis, puis brûlés avec une sorte de lance-flammes […] découpés, dépliés, ils sont ensuite patiemment et uniformément martelés. La couleur frappe de sa vivacité, tandis que le geste du martèlement, avec l'engagement physique qu'il nécessite, donne à l'œuvre sa matérialité. Kevin Rouillard exécute l'action répétitive d'un artisan pour reproduire l'une des formes les plus conceptuelles de l'art du XXe siècle : la peinture monochrome. Par le processus de récupération à l'initiative de l'œuvre, l'artiste évoque le monde ouvrier, tout en posant la question de l'outil de travail, du matériau et du geste artistique. Kevin Rouillard interroge la nature du travail aujourd'hui, et particulièrement celle du travail de l'artiste.

Thérèse Nicollon des Abbayes, 2025

Natacha Lesueur

Née en 1971 à Cannes (France). Vit et travaille à Paris (France).

***Sans titre*, de la série *Carmen Miranda* (N°6/17), 2009.**

Impression pigmentaire sur papier fine art, 192 × 152 cm.
Collection Frac Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris, 2026. Photo Natacha Lesueur.

Depuis 2009, Natacha Lesueur réalise des mises en scène photographiques faisant appel à un modèle pour rejouer le personnage de Carmen Miranda. Cette actrice et danseuse portugaise-brésilienne fut particulièrement célèbre aux États-Unis dans les années 1940, durant lesquelles elle joua dans une quinzaine de films à succès. Carmen Miranda incarne un certain exotisme, coiffée de chapeaux ornés de fruits, vêtue de costumes extravagants de samba, affichant une sensualité exubérante. Son personnage mélange les cultures sud-américaines sans distinction, construction médiatique de toute pièce dont Hollywood fut le premier promoteur. Natacha Lesueur saisit cette icône à travers un travail minutieux de costumes, d'accessoires, de poses, de cadrages et de lumière. Carmen Miranda fait partie de son panthéon personnel. C'est une figure très caricaturée. Le modèle qui l'incarne se transforme au fil du temps, pendant les deux ans, de la série de photographies, exposant ainsi la mascarade du spectacle.

Vert

Le vert est l'une des couleurs les plus difficiles à obtenir avec des pigments. Dès la Préhistoire, les humains utilisent des minéraux verts, mais ils sont moins fréquents que les ocres rouges ou jaunes ; ainsi, le vert apparaît surtout dans les représentations liées à la nature et au monde végétal. Très vite, il est associé à la nature, à la jeunesse, mais aussi à la renaissance et au renouveau.

L'historien de la couleur **Michel Pastoureau** voit le vert comme une couleur riche et ambivalente, une couleur entre deux mondes : couleur de la vie et de l'espoir, mais aussi couleur du changement, de l'incertitude et de l'ambivalence. C'est justement cette complexité qui en fait une couleur particulièrement intéressante pour l'histoire de l'art, où, dans le Fauvisme, la couleur est choisie pour son intensité émotionnelle plutôt que pour sa fidélité au réel.

En art moderne et en art contemporain, le vert occupe une place importante, car il est une couleur profondément liée au vivant, à la nature, à la transformation et à la perception. Les artistes utilisent le vert sous différentes formes : pigments, peintures fluorescentes, vidéos, installations lumineuses, végétaux réels ou matériaux synthétiques. La couleur verte devient parfois un moyen de questionner la frontière entre le naturel et l'artificiel, entre le vivant et la technologie.

Dans le couloir	**Olivier Mosset, Loïc Raguénès**
Mur de droite, de droite à gauche	**Claire Tenu, Remy Jacquier, Marylène Negro et Klaus Scherübel**
Mur de gauche, de gauche à droite	**Marc Desgrandchamps, Bernard Piffaretti, Claude Viallat, Jean-Paul Héraud, Joan Mitchell**
Au centre	**Didier Marcel, Wilfrid Almendra**

Cette section propose d'explorer ses multiples nuances, du vert profond au fluorescent, du végétal au minéral, du naturel au fabriqué.

Loïc Raguénès crée une œuvre pointilliste dans laquelle le vert devient motif et surface, demandant une attention particulière pour distinguer les marionnettes du *Muppet Show*. **Bernard Piffaretti** fait du vert un élément de sa peinture fondée sur la répétition et le dédoublement : composée de deux panneaux d'apparences identiques et séparés par une bande verticale, l'un étant une tentative de duplication de l'autre réalisé au préalable. Les parcs et jardins des villes sont des lieux de détente pour citadins comme les artistes **Marylène Negro et Klaus Scherübel** qui posent sur la pelouse d'un parc. **Marc Desgranchamp** installe des silhouettes fantomatiques dans un paysage imaginaire, entre prairies, plages et falaises. La palette sombre participe à la dissolution des images qui s'accompagne de coulées de peintures. **Joan Mitchell** fait de la couleur une énergie picturale où les verts participent à la sensation de la nature dans ses lithographies puissantes.

Didier Marcel

Né en 1961 à Besançon (France). Vit et travaille à Dijon (France).

***Sans titre (Campus)*, 2007.**

Tapis en laine, inox et matériaux mixtes, 92 × 75 × 145 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris, 2026. Courtesy galerie Michel Rein, Paris. Photo Jean-Paul Planchon.

La démarche de Didier Marcel est le fruit d'une réflexion sur notre environnement quotidien. Les maquettes de Didier Marcel, réalisées par des modélistes professionnels à partir de photographies de bâtiments existants, sont toujours présentées sur des plateaux giratoires. Ce mouvement lent et perpétuel rappelle les stands des foires et des salons, où les produits sont ainsi mis en valeur. Ses maquettes de cabanes, abris, garages, architectures modestes et précaires, souvent à l'abandon, sont les modèles qui l'intéressent. Les maquettes servent à donner une image à petite échelle de ce que sera le résultat final. Ici la maquette représentant ce qui ressemble à des panneaux publicitaires abandonnés, tourne sur un axe. La maquette et sa fonction de modélisation du futur devient support du banal, lieu d'un constat d'une architecture standardisée. Le changement d'échelle permet d'établir un rapport inédit à l'objet. Il peut être envisagé dans le détail et comme un élément autonome, dans l'intégrité de sa forme. Par la maquette, Didier Marcel renoue avec les origines de ces modèles d'architectures industriels et vernaculaires, interroge leur devenir.

Marylène Negro et Klaus Scherübel

Marylène Negro : née en 1957 à La Tronche (France). Vit et travaille à Paris.

Klaus Scherübel : né en 1968 à Bruck an der Mur (Autriche). Vit travaille à Montréal (Canada).

***Sans titre (Les artistes au travail)*, 1996.**

Photographie. Scanachrome sur bâche, 260 × 390 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris, 2026. Photo Marie Clérin.

La photographie d'un couple parmi d'autres, allongé dans l'herbe grasse par une belle journée de printemps, est comme l'image réactualisée d'une peinture de Seurat, Manet, Picasso, ou d'autres qui ont traversé l'histoire de l'art. Marylène Negro et Klaus Scherübel expriment leur réalité d'artistes d'aujourd'hui, en montrant ce que semble être un instant de prélassement. […].

Ils exposent un moment de travail, un moment où le temps se dilate, où l'esprit s'ouvre, où l'idée d'activité productiviste avant tout s'oppose à cet instant de création, se référant aux notions de finalité et de communication. […]. Malgré l'autonomie de l'œuvre, l'art et la vie ne sont pas séparés, l'origine de ce travail est liée […] à une rencontre, puis d'autres, aux passages des artistes à Vienne, Stuttgart, Montpellier, à la condition des artistes au quotidien, à leur vie privée, à l'espace public.

Céline Mélissent

Dans la *Cabina* de **Nathalie Du Pasquier** (de gauche à droite)
Valérie du Chéné, Stéphanie Majoral, Erwin Wurm, Claire Tenu
Au centre **Étienne Bossut, Pierre Ardouvin**

Pensée comme un « petit musée » dans le musée, l'installation permanente *Cabina* de **Nathalie Du Pasquier** devient un écrin privilégié pour une confrontation singulière. *Plongeurs de Corte* de **Valérie du Chéné** et *Instructions for Idleness* d'**Erwin Wurm** placent le corps au cœur de l'œuvre, mais selon des approches différentes. Entre immersion, suspension et mouvement chez **Valérie du Chéné**, et immobilité, jeu et absurdité chez **Erwin Wurm**, ces deux œuvres nous invitent à interroger notre relation au corps, à l'espace et au temps. Les selfies de **Claire Tenu** montrent un rapport étroit entre ligne du corps et ligne du paysage de falaises à Gruchy, village du peintre Jean-François Millet (XIXe siècle).

L'accrochage se poursuit par une fenêtre virtuelle, dessin aux crayons de couleur, faussement pixelisé de **Stéphanie Majoral**.

Au centre **Chris Burden**
De gauche à droite **Patrick Faigenbaum, Alain Séchas, Stéphane Pencréac'h, Hervé Di Rosa, Alicia Paz, MC Mitout, Anabelle Hulaut, Lina Jabbour, Laurent Grasso**

Chris Burden – artiste emblématique et rare dans les collections publiques en France – construit une *Tour Eiffel* verte, teinte historique des boîtes de jeux de construction métalliques vintage du début du XXe siècle. En y ajoutant les maquettes du Titanic, il fait dialoguer jouet et ingénierie et questionne la fragilité des grandes constructions technologiques humaines face à l'histoire et à la nature. L'œuvre structure cette section comme une aire de jeux où l'on retrouve entre autres des photographies de petits arrangements, des micro-paysages éphémères créés à partir d'objets mis au rebut, ordinaires ou trouvés dans la nature d'**Anabelle Hulaut** et les paysages visités et habités par **MC Mitout.** La peinture collage de **Stéphane Pencréac'h,** associant figure féminine sexy et la « Promenade » emblématique de Sérignan, est l'œuvre originale pour la création de l'affiche de l'exposition de l'artiste en 2003 au musée. **Patrick Faigenbaum** fait lui aussi honneur à Sérignan dans une photographie où la couleur participe à la profondeur et à l'atmosphère d'une fête du 14 juillet.

Chez **Alicia Paz**, nature et personnages ne font qu'un : les robes et bijoux des jeunes femmes masquées s'entremêlent aux lianes des jardins suspendus, véritable décor luxuriant.

Avec la série des *Radio-color,* **Laurent Grasso** explore les teintes vertes dans toute leur abstraction et leur étrangeté et nous projette ainsi directement dans un univers de science-fiction. La couleur est travaillée comme une présence picturale qui transforme l'espace.

Chris Burden

Né en 1946 à Boston (États-Unis) et décédé en 2015 à Topanga (États-Unis).

***Another World*, 1992.**

Métal, plastique, bois, verre et moteur électrique 110 volts avec transformateur, 220 × 150 × 150 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier. © Chris Burden / licensed by The Chris Burden Estate and Adagp, Paris, 2026. Photo Jean-Luc Fournier

Personnage mythique, Chris Burden représente le versant le plus radical du *body art* des années 1970. […]. À la fin des années 1970, il décide d'arrêter les performances pour centrer son activité artistique sur la sculpture et l'installation. […].

Jouet à l'échelle des adultes, *Another World* réveille les mémoires. Sur un socle repose une maquette schématique de la ville de Paris traversée par la Seine et chevauchée par la Tour Eiffel. Le symbole de la prouesse technique et du triomphe de l'esthétique moderniste s'élève dans son ossature complexe, en jeu de mécano sophistiqué. Sur la tour sont suspendues à des filins deux maquettes du Titanic. Un axe mobile, au centre de la pièce relié et à un moteur, fait tourner les bateaux de plus en plus vite jusqu'à atteindre l'horizontale à hauteur d'homme avant de redescendre. […]. En associant Tour Eiffel et Titanic, Chris Burden met en évidence les limites de l'utopie moderne, son triomphe et sa dislocation. Le mouvement vertigineux démontre la folie du système. La force de ce travail est incontestable, l'esthétique de la subversion dérange et fonctionne de manière spectaculaire.

Céline Mélissent, 1994

Martin Creed

Né en 1968 à Wakefield (Royaume-Uni).
Vit et travaille à Londres (Royaume-Uni).

***Work n°262*, Sous-titre : *Half the Air in a Given Space*, 2001**

Latex vert, dimensions variables, Collection Frac Occitanie Montpellier, photo Marie Brucker © Adagp, Paris, 2026

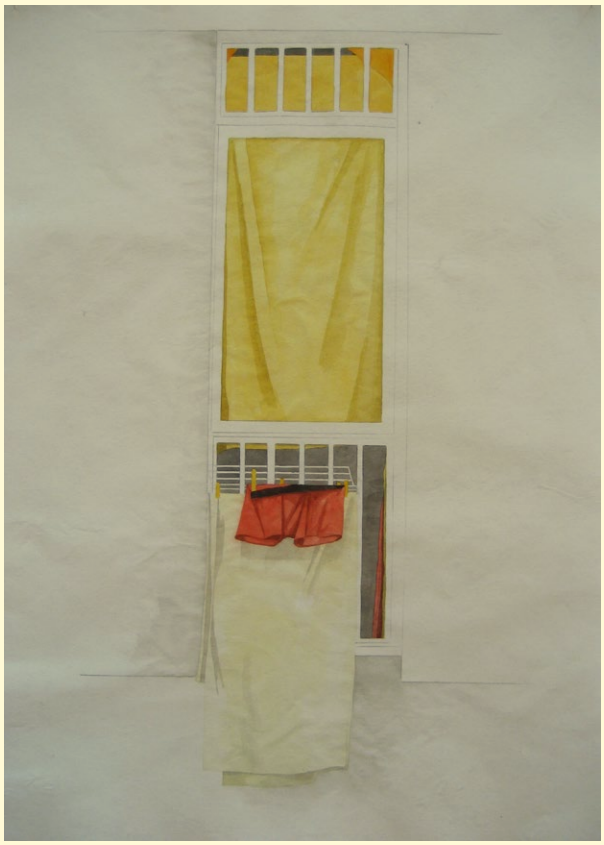
Work n°262, *Half The Air In A Given Space* présente des « ballons en latex vert qui contiendront la moitié de l'air de l'espace […], le public devant s'immerger dans ces derniers pour apprécier pleinement l'œuvre. […], elle réaffirme la valeur du geste artistique, l'art comme mode d'expression, de communication et d'expérience partagée. […]. Si à première vue, *Work n°262* constitue un environnement ludique, dès le moment où les visiteurs pénètrent dans l'espace, les impressions et sensations varient et divergent selon chaque individu. L'immersion dans les ballons évoque pour certains un retour à l'enfance, un sentiment de joie et de plaisir, pour d'autres l'angoisse et la claustrophobie l'emportent. […]. Entre le rien et le tout, le vide et le plein, l'ordre et le désordre, l'absurdité et l'évidence, l'objet et la trace, Martin Creed trouve toujours le juste équilibre.».

Céline Mélissent, 2003

Le parcours de la section « Vert » se termine par l'installation immersive de **Martin Creed**, qui utilise ici des ballons verts acidulés, objets ordinaires et fragiles, pour transformer l'espace d'exposition en une présence à la fois ludique et minimale. Leur accumulation introduit une forme d'instabilité et de mouvement, faisant de la couleur verte, du volume et de l'espace les véritables matériaux de l'œuvre. Les ballons modifient notre perception du lieu et invitent les visiteurs à circuler autrement, à jouer et à s'exprimer en coauteurs de cette installation entre sculpture, espace et expérience.

Aux murs **Adrien Fregosi, Françoise Maisongrande**

Françoise Maisongrande
Née en 1965 à Limoges (France). Vit et travaille à Villeneuve-Tolosane (France)
***Paysage suspendu - 43*, 2012-2014.**
Crayon et aquarelle sur papier artisanal, 84,5 × 60,5 cm. Collection les Abattoirs Musée – Frac Occitanie Toulouse. Photo Françoise Maisongrande.



Le travail de Françoise Maisongrande est fortement connecté avec les environnements qu'elle explore, lieux d'enfermement, d'éducation ou de soins. Par l'approche sensible des existences dont elle s'approche, elle construit ses œuvres à partir d'expériences partagées permettant d'inventer de nouvelles relations à soi, à l'autre et à l'action, comme autant de voies de résistance.

Invitée en 2012 au Centre de détention de Muret, elle partage durant cinq mois le quotidien des détenus. Elle y capte "cette singularité du lieu clos où les choses s'écoulent dans une certaine lenteur […] comme un fil mal tendu ou trop tendu". *Les Paysages suspendus* transposent en aquarelles les prises de vue des décors de fenêtres des cellules, expressions de la persistance d'un noyau intime et personnel, au sein d'un environnement contraint, interdisant toute intimité. « Je ne parle pas uniquement de "la prison", mais de toutes les formes d'enfermement propres à la condition humaine, et montre tout ce qui peut nous permettre encore de tenir. »

Tatiana Rybaltchenko, 2025

Multicolore

Après avoir traversé les couleurs comme autant de territoires singuliers, la section *Multicolore* propose une explosion chromatique. Ici, les frontières entre les couleurs disparaissent : elles se superposent, se répondent, se contredisent et envahissent l'espace. L'accrochage assume des rapprochements parfois inattendus entre des générations, des pratiques et des sensibilités très différentes pour faire de la couleur une expérience immersive et joyeuse. Entre fusion et éclatement, réunies dans un même espace, ces œuvres refusent toute hiérarchie entre les couleurs et entre les pratiques. *Multicolore* devient ainsi une expérience immersive, un espace de collisions visuelles où la peinture rencontre la sculpture, l'objet, l'architecture, la photographie et la vidéo. Une section finale où la couleur n'est plus un critère de classement, mais une énergie collective qui traverse les œuvres et transforme le regard.

De gauche à droite	**Jens Wolf, Albert Ayme, Luc Bouzat, Valérie Du Chéné, Stéphane Magnin, Anne Marie Jugnet et Alain Clairet, Michel Carrade, Gérard Fromanger, Erró (Gudmundur Gudmundsson, Dit), Richard Fauguet, Alain Bublex, Robert Combas, Georges Autard, Conrad Bakker**
Au centre	**Jean-Michel Othoniel, Régis-R, Genêt Mayor, Jacques Malavieille, Michael Just**

La section commence par un foisonnement des formes et des moyens d'expression.

Albert Ayme explore dans ses seize dessins une variation d'une même forme abstraite explorée par les couleurs. Un jeu de formes colorées et géométriques s'installe entre plusieurs œuvres : les monticules ronds de peinture de **Luc Bouzat**, les cibles de **Valérie du Chéné** et les cercles hypnotiques de **Stéphane Magnin**. Les sculptures de **Jacques Malavieille** (lampe-veilleuse) et celle de **Genêt Mayor** (*La Tour Belair*) sont des constructions géométriques colorées. La couleur devient matière et lumière dans le coucher de soleil idéalisé d'**Alain Clairet** et **Anne-Marie Jugnet** et la peinture aux bandes verticales de **Michel Carrade** composent une partition chromatique.

Les visages d'héroïnes de **Erró** – artiste phare du Mrac – évoquent l'œuvre *Les Femmes fatales* à découvrir sur une façade du musée. A leurs côtés, l'artiste islandais fait se rencontrer Pablo Picasso et Van Gogh. **Richard Fauguet** cite des sculptures marquantes de l'histoire de l'art (Edgar Degas, Jeff Koons et Fabrice Hyber) en créant des stickers géants avec du vénilia disco à paillettes. Les silhouettes anonymes aux couleurs franches de **Gérard Fromanger** se fondent dans une société de masse.

En face, **Robert Combas** et **Georges Autard** font exploser la couleur dans un univers figuratif, populaire et jubilatoire. **Conrad Bakker**, avec ses 36 peintures d'éléments du moteur de sa moto, évoque l'envahissement des images

d'objets sur les moteurs de recherche d'internet. **Régis-R** pratique la récupération : bidons et bouchons de plastique prennent l'apparence d'une ville de lumière colorée pour dénoncer le gaspillage dans notre société. La photographie d'**Alain Bublex** mêle architecture, paysage et fiction où la couleur contribue à fabriquer des mondes possibles.

Un pantalon posé au sol est rempli de soufre qui dégouline sur des chaussures comme si celui qui le portait s'était liquéfié. **Jean-Michel Othoniel** utilise ce matériau métamorphique, à la couleur séduisante et répulsive, pour suggérer la fragilité de l'existence humaine.

Daniel Buren
***Photo-Souvenir : La cabane éclatée aux caissons lumineux colorés*, 1999 – 2000.**
Aluminium, tubes fluorescents blancs, plexiglas translucides colorés, vinyle auto adhésif blanc de 8,7 cm de large, lumière électrique, 303 × 356 × 356 cm avant éclatement. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. Photo Aurélien Mole. © DB - Adagp, Paris, 2026.

Daniel Buren a commencé un travail sur les cabanes en 1975. Tantôt abordée comme une peinture, tantôt conçue comme une sculpture, la cabane vise à révéler le lieu dans lequel elle se trouve et rend hommage à l'architecture. *La cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* se présente comme un cube dont certaines parties ont été projetées sur les murs. Le vide se matérialise ainsi en plein et permet d'évoluer physiquement dans l'œuvre en se confrontant à sa sensorialité. Les ouvertures s'apparentent à des portes et fenêtres, et le motif de la bande blanche verticale de 8,7 cm, son outil visuel récurrent, se décline dans les embrasures.

Cette cabane est un dispositif architectural qui multiplie les jeux sur les matériaux et sur les couleurs. Elle n'est pas seulement appliquée au mur, mais « installée dans l'espace ». L'impression d'éclatement de l'œuvre est accentuée par l'utilisation de l'aluminium dans l'embrasure des ouvertures.

De droite à gauche **Tania Mouraud, Aurelie Nemours, Emmanuel Van Der Meulen, Hervé Beurel, Oliver Beer, Ida Tursic & Wilfried Mille, Amélie Bertrand, Stephen Willats**

Les bandes colorées des parallélépipèdes de **Tania Mouraud** sont issues des barrettes de décoration militaires. La composition géométrique de trois lignes de trois petits monochromes contrastés d'**Aurélie Nemours** est représentative de ses recherches chromatiques où chaque couleur pure acquiert une présence autonome. On retrouve un contraste coloré fort dans la toile d'**Emmanuel Van der Meulen** dont la partie centrale nuancée révèle des effets de matière.

Amélie Bertrand imagine un décor, une grotte artificielle habitée de couleurs phosphorescentes, évocation à la fois du crépuscule et du coucher du soleil comme le titre de l'œuvre le suggère.

Ida Tursic & Wilfried Mille utilisent en peinture la technique de l'anaglyphe (un contour rouge et un contour bleu décalé), procédé de photographies à regarder avec des lunettes 3D, pour renforcer la présence monumentale des Pin-up aguichantes.

Les vêtements de **Stephen Willats**, initialement conçus pour être personnalisés au moyen de feutres par la personne qui le porte, avaient pour fin d'exprimer son identité.

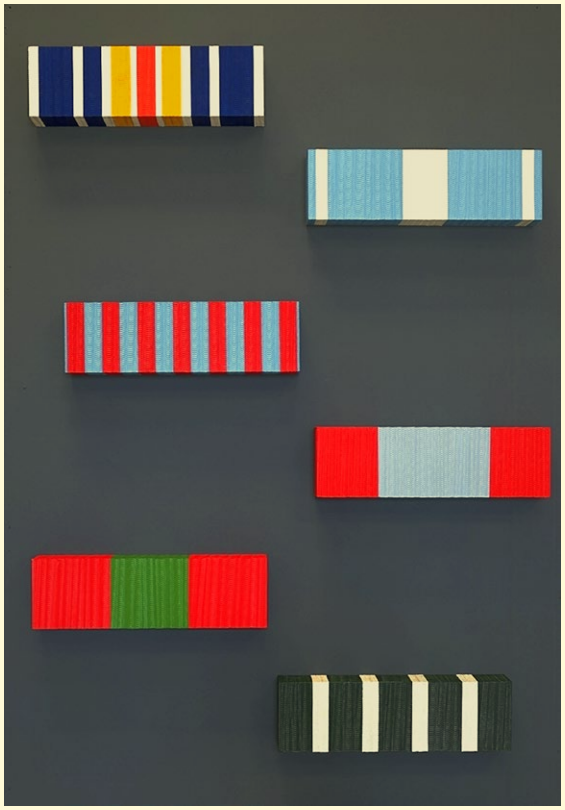
Identifiées comme des « tableaux » par l'artiste **Hervé Beurel**, ses photographies sont consacrées à des vestiges d'œuvres isolés de leur contexte urbain.

Tania Mouraud

Née en 1942 à Paris (France). Vit et travaille à Colombiers (France).

***Décorations (II)* de la série « De la décoration à la décoration », 1994 – 1995.**

Acrylique sur bois, 22 × 74 × 17 cm chaque. Collection Frac Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris, 2026. Photo Jean-Luc Fournier



Tania Mouraud conçoit des environnements et utilise le langage symbolique des signes avec la volonté de dénoncer les barbaries et les exclusions, de toucher et de responsabiliser les gens dans leur implication sociale. Les formes épurées de ses œuvres, apparaissent d'abord comme des abstractions géométriques. En réalité elles cachent à demi le sens, invitent au décryptage et à la concentration, […]. *Décorations (II)* fait partie d'une série qui a débuté en 1994, *De la décoration à la décoration*. L'ensemble constitué de six éléments se présente sur un mur de couleur foncée, disposés sans hiérarchie. Les sculptures ou peintures aux rayures bariolées, renvoient à la légion d'honneur et symbolisent directement la volonté de resserrer les liens avec la communauté nationale […]. Derrière le jeu des trames et de la gamme chromatique, l'œuvre évoque l'organisation sociale que sous-tend ce type de décoration, elle parle aussi d'idéologie, de pouvoir, de faits de guerre, d'exploits sportifs, de distinctions de tous types. De manière pragmatique et simple, Tania Mouraud expose les contradictions et les non-dits de la société dans l'espace public.

Céline Mélissent, 1996

Ida Tursic & Wilfried Mille

Ida Tursic : née en 1974 à Belgrade (Serbie), Wilfried Mille : né en 1974 à Boulogne-sur-Mer. Vivent et travaillent à Dijon.

***Vintage 3D 3*, 2008.**

Huile sur toile, 250 × 200 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. Photo Jean-Christophe Lett.

Couple d'artistes depuis leurs études aux Beaux-Arts de Dijon, Ida Tursic & Wilfried Mille sont les figures de proue de la jeune scène internationale qui participe au renouveau de la peinture, tout en explorant ses traditions. Les sources iconographiques et formelles d'Ida Tursic & Wilfried Mille sont multiples. Ils puisent leurs images dans la télévision, le cinéma, les images publicitaires, pour créer un lexique déroutant et sans cesse renouvelé. De même, leur travail virtuose ne fait pas de distinction de genres ou de techniques : abstraction, figuration, op'art, aquarelle, huile, gravure, impression. Pour *Vintage 3D 3*, le duo utilise la technique de peinture 3D de l'anaglyphe (un contour rouge et un contour bleu décalé) pour représenter le portrait de deux femmes dénudées, tiré de l'imagerie populaire américaine des années 1960, celle des pin-up. Sourires aguicheurs et lourdes poitrines surprennent le spectateur, face à une image fantasmée qui le rend voyeur.

Au centre **Igor Antić**
De gauche à droite **Gerwald Rockenschaub, Peter Stämpfli, David Bioulès, Marie Legros, Xavier Veilhan, Étienne Bossut, Jean Dupuy, Walter Swennen, Philippe Mayaux, Farah Atassi, Raphaël Zarka, Nathalie Du Pasquier**

Dans la dernière salle, au centre de l'espace, *We Have a Situation Here* d'**Igor Antić** installe une situation volontairement énigmatique, entre objet, sculpture et scène à observer. Dans un ensemble d'œuvres, le quotidien et ses objets inspirent. Face aux deux chaises de **David Bioulès** – qui transforme un objet familier en jeu pictural et chromatique –, l'œuvre crée un dialogue autour de l'idée de présence et d'absence. Ces deux situations ordinaires qui, mises en regard, deviennent étranges et semblent attendre l'intervention des visiteurs pour prendre vie. **Xavier Veilhan** reprend le dessin de l'ossature de la maison *Dom'ino* de Le Corbusier et Pierre Jeanneret, en la peignant de la couleur du minium antirouille. À l'intérieur de l'espace domestique, **Marie Legros** cadre en plan serré des enjambées progressives, en s'amusant à aller d'objets en mobiliers. **Étienne Bossut** fait entrer la couleur dans le champ de la sculpture et du quotidien, en assemblant des moulages en résine colorée de bottes emboîtées évoquant les œuvres d'André Cadere. **Jean Dupuy** crée une grande peinture en inventant un système d'écriture, basé sur un choix de mots qui représentent des couleurs. Il joue avec les mots et avec les couleurs à travers ces anagrammes colorés.

D'autres artistes comme **Gerwald Rockenschaub** ou **Peter Stämpfli** réduisent les formes à des signes simples et intensément colorés et confrontent la couleur à la monumentalité et à la précision graphique. **Nathalie Du Pasquier** compose des espaces géométriques où les couleurs deviennent architecture. **Raphaël Zarka** emprunte les motifs colorés abstraits des panneaux décoratifs du début du XVIe siècle dans le monastère bénédictin de Monte Oliveto (Toscane). **Farah Atassi** compose une scénographie labyrinthique et optique, évocation de la peinture de Mondrian, et y installe deux formes étranges, sorte de totems empruntés à la sculpture ou à l'architecture.

L'ensemble de cette dernière salle multicolore crée un univers foisonnant où les couleurs se confrontent avec humour et étrangeté, et géométrie, et renvoie à *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* de **Daniel Buren**, œuvre phare du musée et base de la réflexion curatoriale de cette exposition festive des 20 ans du Mrac. C'est grâce à cette installation que la couleur a été transformée en principe d'organisation de l'espace.

À la fin du parcours, l'œuvre de **Philippe Mayaux** déploie un petit dessin coloré qui « ouvre/ferme » les portes de cette expérience et invite les visiteurs à pénétrer dans le **Cabinet de curiosités.**

Igor Antić

Né en 1962 à Novi Sad (Serbie). Vit à Paris (France).

***We have a situation here*, 2005.**

Sièges en plastique et bois peint, 30 éléments de 40 × 120 × 120 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © droits réservés. Photo Jean-Paul Planchon.

Igor Antic réalise des installations *in situ* questionnant l'espace et des actions/performances relatives aux contextes sociaux et politiques dans lesquelles on peut noter son engagement et le regard critique qu'il porte sur la société actuelle. Son travail s'appuie souvent sur la participation active des gens. Dans le domaine de l'art, il a reçu deux influences : celle de Daniel Buren et celle de certains films muets, notamment ceux du cinéma soviétique. Daniel Buren, par son travail *in situ*, l'a aidé à comprendre la manière d'analyser des sites dans lesquels l'artiste intervient et d'interpréter leur contexte, à maitriser l'espace physique et gérer des projets à grande échelle.

L'installation *We have a situation here* invite à s'asseoir, à dévier son regard et sa pensée et permet de prolonger la rencontre avec les autres œuvres de la collection. Cette installation permet de passer un moment où le temps est suspendu, le temps de marquer une pause, pour entrevoir, pour imaginer, pour s'attarder.

Farah Atassi

Née en 1981 à Bruxelles (Belgique). Vit et travaille à Paris (France).

***Sculpture for Yellow and Red*, 2014.**

Huile et glycéro sur toile, 185 × 140 cm. Collection du Mrac Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris, 2026. Photo Aurélien Mole.

Farah Atassi développe une peinture figurative à partir d'un vocabulaire de peintre abstrait : ses formes géométriques génèrent des espaces artificiels où sont mis en scène des objets. Tous ses tableaux reposent sur le même dispositif : des motifs géométriques recouvrent la surface de la toile et suivent les lignes de perspective, créant des effets de distorsions et de profondeur improbables. Ces mouvements sont renforcés par une matière épaisse qui contraste avec la rigueur des lignes droites. Dans *Sculpture for Yellow and Red*, elle compose une scénographie labyrinthique et optique, évocation de la peinture abstraite et géométrique de Piet Mondrian, et y installe deux formes étranges, sorte de totems empruntés à la sculpture ou à l'architecture.

Cabinet des curiosités

À la fin du parcours à l'étage, cette section est pensée comme une **exposition dans l'exposition, un cabinet de curiosités contemporain** : une mise en abyme qui questionne les gestes de collectionner, de classer et de montrer. Il s'agit d'une collection d'images, de formes, de matières et de signes réunis moins par leur appartenance à une même catégorie que par les correspondances qu'ils font naître. Comme dans les cabinets de curiosités des siècles passés, la diversité est ici essentielle. Lithographies, dessins, photographies, peintures, tissages, éditions et objets se côtoient, créant un ensemble où l'œuvre peut être regardée comme une énigme, un fragment, une trace ou un objet de découverte. Les visiteur·euses sont invité·es à passer d'une œuvre à l'autre, d'un langage à son opposé, du réel à sa représentation et, comme dans un jeu de piste, à découvrir ou redécouvrir d'autres aspects du travail artistique déjà vu dans les sections précédentes. Qu'est-ce qui fait qu'un objet devient une œuvre, une curiosité ou un objet digne d'être exposé ?

Par ordre alphabétique :
Pierre Alechinsky, Birgir Andrésson, Babi Badalov, Geoffrey Badel, Henri Bassmadjian, Christian Boltanski, Denis Brihat, Daniel Buren, Armelle Caron, Robert Crumb, Anthony Cudahy, Daniel Dezeuze, Léo Dorfner, Emma Dusong, Toma Dutter, Isabelle Ferreira, Clara Gaget, Cyprien Gaillard, Jeanne Gérardin (Jeanne Roustant, Dite), Jochen Gerner, Isabelle Giovacchini, Victor Gray, Marie-Ange Guilleminot, Hipkiss, Fabrice Hyber, Bertrand Lavier, Stephen Marsden, André Marfaing, Sanaa Mejjadi, Jean Messagier, Olivier Mosset, Caroline Muheim, Bernard Pagès, Stéphane Pencréac'h, Aurélie Pétrel, Miquel Planas Rossello, Stephen Roach (Stovin Reach, Dit), Clément Thomas, Cédric Torne, Jacques Villeglé (Jacques Mahé De La Villeglé, Dit), Olivier Vadrot, Nathalie Wetzel, Amina Zoubir

Le dessin occupe une place particulière dans cet ensemble. Dessin comme écriture, comme relevé, comme empreinte ou comme espace mental. **Geoffrey Badel** dessine au graphite des figures fantomatiques, des oreilles, des bougies et des signes de main en référence à la langue des signes sur des documents d'archives relatifs à l'histoire du centre chorégraphique de Montpellier. **Léo Dorfner** recouvre l'image d'une tête sculptée antique de tatouages à l'iconographie de groupes de musique. Le titre fait référence à Démocratie corinthiane, mouvement d'autogestion et de démocratie directe au sein du club de foot brésilien des années 1980 pour défier la dictature militaire. De son côté, l'œuvre de **Cyprien Gaillard** composée d'un assemblage d'estampes conservées au Louvre, renvoie à "Underground Resistance", un label de musique électronique des années 1980, ainsi qu'à « Urban Renewal », signifiant littéralement renouveau urbain et à « U » et « R » qui font référence à la ville antique d'Ur en Mésopotamie. Chez **Pierre Alechinsky**, **Henri Bassmadjian**, **André Marfaing**,

Jean Messagier, la ligne peut devenir écriture, paysage, empreinte ou mouvement. Le dessin questionne aussi la notion de trace, comme chez **Bernard Pagès** et ses empreintes de boue séchée et craquelée.

Cette notion se retrouve dans les œuvres qui prélèvent, transforment ou recomposent des fragments du réel : dessins (les motifs d'architectures de **Cédric Torne**), photographies (les légumes de **Denis Brihat**, la fleur d'**Armelle Caron**, l'inventaire des tentes et caravanes de campings de **Caroline Muheim**), signes (**Jacques Villeglé**), écritures (**Birgir Andrésson**) ou matériaux (**Daniel Dezeuze**) deviennent les témoins d'une histoire.

D'autres œuvres introduisent le langage et le signe : comme les jeux linguistiques de **Babi Badalov** qui, à travers des mots, des signes et des lettres mêlés, explorent les rapports entre langues, cultures et identités sur des supports en tissu.

Jochen Gerner qui, avec les oiseaux de sa série *Ornithologie,* montre combien un mot, une lettre ou un symbole peuvent devenir une forme plastique. **Robert Crumb**, figure majeure de la bande dessinée underground américaine, développe un dessin immédiatement reconnaissable, nourri d'humour, de satire et d'observation sociale.

De son côté, **Sanaa Mejjadi** – inspirée par les savoir-faire textiles et les paysages marocains – transforme fils, lignes et motifs en un langage plastique qui explore la mémoire, la transmission et l'héritage familial. **Clara Gaget** réalise des tentures à partir de figures et de motifs de la culture collective, allant de l'iconographie médiévale aux psychédélismes contemporains, mêlant des symboles aussi familiers que saturés, étranges ou monstrueux. **Clément Thomas** s'amuse des codes traditionnels de la peinture en recouvrant de fourrure un tableau et ainsi propose une œuvre ludique qui invite chacun à intervenir librement du bout des doigts.

Stephen Marsden propose avec *Biblioutil 2* une collection énigmatique de petits objets et de fragments aux formes et matières variées, une accumulation qui détourne les codes de la collection scientifique et invite à s'interroger sur notre manière de classer et de donner du sens aux choses. **Christian Boltanski**, quant à lui, range une collection de répliques d'objets lui ayant appartenu dans un petit meuble à tiroirs. **Jeanne Gérardin** crée une composition en relief sur panneau compartimenté dont chaque case accueille un assemblage de textiles roulés et cousus aux formes organiques.

D'autres œuvres entretiennent un rapport direct avec le vivant et le paysage. Le duo **Hipkiss**, inspiré par le déclin continu et l'invisibilité de nombreuses espèces d'oiseaux, convoque un univers imaginaire et explore vu du ciel l'arrière-pays industriel et agricole aux formes organiques. Avec *Cyclogenèse*, **Toma Dutter** évoque quant à lui les phénomènes atmosphériques et les forces en mouvement qui traversent le paysage.

Le territoire apparaît également comme un espace à parcourir ou à transformer. Dans *Projet de plage à Sérignan*, **Marie-Ange Guilleminot** associe le geste, le corps et l'espace pour faire de la plage un lieu d'expérience et de rencontre. Les monotypes de **Nathalie Wetzel** représentent des fragments de paysages naturels changeants ou d'espaces urbains en mutation, révélant les formes de l'impermanence des états du monde.

Ainsi, ce cabinet de curiosités contemporain rassemble des œuvres qui semblent parfois très éloignées les unes des autres, mais qui partagent une même capacité à faire apparaître l'inattendu dans le familier. Le cabinet devient alors un espace de libre association : un oiseau peut conduire à un paysage, une empreinte à un geste, une couleur à un souvenir, un mot à une image. Les visiteurs sont invités à y circuler comme dans une collection intime, en laissant les œuvres se répondre et construire peu à peu leur propre constellation.

Collectionner, ici, c'est moins accumuler que créer des liens.

Sanaa Mejjadi
Née en 1977 à Casablanca (Maroc).
Vit et travaille à Montpellier (France).
***Sans titre*, 2024.**
Bois, fibres textiles naturelles et synthétiques et encres sur papiers découpés, 155 × 100 × 5 cm.
Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo Pauline Rosen-Cros.

Sanaa Mejjadi questionne les apports des traditions et des savoir-faire ainsi que leur impact sur la construction de l'identité. Elle déplace et détourne la pratique domestique du tissage découverte auprès de ses proches à Casablanca où elle a grandi et lors d'un voyage dans l'Atlas marocain. Lors de ses recherches, il manquait encore l'écho de ce silence qui résonne dans la solitude de la vallée de Ouirgane, imprégnant le lieu d'une forme de musicalité. Pour combler ce manque, elle a puisé dans les souvenirs de sa grand-mère tisseuse qui composait au travers de ses trames de tissage, une musique silencieuse reflétant son âme, son humeur et son amour. Les panneaux sont réalisés à partir de l'entremêlement de fils, de laines et de bandes de papiers colorés. Elle y intègre le métier à tisser, créant ainsi une ambiguïté supplémentaire entre art et artisanat, entre la technique de fabrication et l'objet à regarder pour ses formes et des moments de suspension.

Isabelle Ferreira
Né en 1972 à Montreuil (France). Vit et travaille à Paris (France).
***L'invention du courage (o salto), PEPO*, 2022.**
Transfert photographique et acrylique sur bois, 15 × 20 × 3 cm.
Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo Guillaume Vieira.

La série *L'invention du courage (o salto)* se réfère à l'histoire de « la photo déchirée », propre à l'immigration portugaise des années 60. « Juste avant de partir, chaque candidat à l'immigration confiait sa photo d'identité à un passeur qui la déchirait alors en deux. La première moitié de cette image photographique était remise à la famille (ou confiée à un ami, une personne de confiance) tandis que l'autre était redonnée au clandestin […]. Une fois arrivé à bon port il confiait sa moitié de photo au passeur qui la refaisait alors voyager à l'envers jusqu'au village de départ afin qu'elle retrouve sa moitié manquante. La photo reconstituée déclenchait le paiement du solde par la famille […]. Dans l'obligation de rester loyal afin d'assurer le bon fonctionnement de leur « commerce » et d'inciter de nouveaux clandestins à faire le voyage, la majorité des passeurs avaient intérêt à […] mener le clandestin à destination sans encombre. […]. La déchirure apparait comme un geste récurent dans mon travail […], elle trouve aujourd'hui un écho troublant avec l'histoire de l'immigration portugaise qui se trouve être aussi l'histoire vécue de mes parents. »

Isabelle Ferreira.

Vivien Roubaud: Gonflable, contrepoids, transmission scooter électrique, lustres à pampilles, collecteur tournant, chaîne de moto, vingt-quatre volts, 2015.
© Adagp, Paris, 2026. Photo Rebecca Fanuele

Au rez-de-chaussée

Couleurs, lumières en mouvement

Et si la couleur n'était pas seulement ce que nous voyons, mais une vibration que nous percevons ? La lumière est une onde, un mouvement, une fréquence. Chaque couleur en est une manifestation particulière, et l'ensemble de ces fréquences compose un spectre. Penser une section dédiée à la lumière, c'est donc nécessairement penser une section qui contient toutes les couleurs, mais aussi toutes les formes de perception qu'elles peuvent susciter. La vidéo occupe ainsi une place centrale dans cette sélection parce qu'elle est, par nature, un médium de la lumière et du temps. Une image vidéo n'est jamais tout à fait immobile : elle apparaît, se transforme, se répète, disparaît. Elle fait de la lumière une matière en mouvement. Lorsqu'elle est associée au son, elle crée un espace où l'œil et l'oreille sont sollicités simultanément, où les vibrations visuelles et sonores peuvent se répondre. Ici, dans une sorte de synesthésie, les visiteurs vivent les correspondances entre sons, lumières, images et vibrations. Les œuvres elles-mêmes invitent à une perception décloisonnée : voir le son, ressentir le mouvement, entendre la couleur, éprouver l'image au-delà de ce qu'elle représente.

Dans le couloir **Hsia-Fei Chang**

De retour au rez-de-chaussée et après avoir traversé les salles saturées de couleurs de l'étage, les visiteurs suivent les enseignes lumineuses colorées de **Hsia-Fei Chang** pour découvrir cette section qui réunit des œuvres où la lumière devient matière, mouvement et langage. La salle dépourvue de lumière naturelle, à travers la vidéo prédominante, invite à une expérience où l'image ne se regarde plus seulement : elle se traverse et se ressent. Entre appari-tions, variations, rythmes et jeux de lumière, *Lumières en mouvement* explore la manière dont les images peuvent modifier notre perception du temps et de l'espace. Une section où la lumière devient une matière vivante, en perpétuelle transformation.

Hsia-Fei Chang
Née en 1973, Taïpei (Taïwan). Vit et travaille à Paris (France).
***Urumqi*, 2006.**
PVC, adhésif, néons, câbles, dimensions variables. Collection Frac Occitanie Montpellier. Photo Christian Perez. © Adagp, Paris, 2026.

Les enseignes lumineuses détournées de Hsia-Fei Chang constituent la série « Urumqi » (série de 10 enseignes lumineuses, 2006), du nom d'une ville importante du Nord-Ouest de la Chine trop éloignée pour être visitée. Au-delà de toute notion de marque ou de logo commercial, chacune donne une vision du bonheur, entre rêve, jeunesse, beauté et tristesse, mélancolie doucereuse à la Marcel Proust ou à la Haruki Murakami, pilule miracle et autres plantes des dieux. L'esthétique pop et électrique fait directement référence aux mégapoles comme Tokyo ou Las Vegas, destination de rêve pour beaucoup, symbole du plaisir et de la modernité. […]. L'exotisme se veut à la fois très codifié et facteur de stimulation des imaginations. […]. Le mélange des cultures asiatiques et occidentales, de l'art contemporain et des formes populaires contribue à créer de l'étrangeté, de l'incompréhension, mais renvoie également à quelque chose de connu et de coutumier. Le voyage n'évoque pas exclusivement le dépaysement, parce qu'on se retrouve bien souvent dans des univers standardisés et qu'il est intimement lié à une géographie personnelle. Céline Mélissent

L'espace s'articule autour d'une « place » centrale en quatre sous-espaces qui se visitent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Dans cette section, les sons, les lumières, les vidéos se mélangent dans un tourbillon des sens jusqu'au vertige !

De gauche à droite **Jessica Diamond, Patrice Carré, Pierre Tilman, Véronique Joumard, Bertrand Gadenne, John Wood & Paul Harrison, Art&Language**

Tout commence par l'immense « YES » muet mais si sonore de **Jessica Diamond**, qui traverse son fond bleu avec force, entre peinture abstraite, écriture et graffiti, et s'impose comme une affirmation. À côté, **Patrice Carré** transforme le son en une matière à la fois sonore et visuelle. L'installation associe des éléments sculpturaux, des enceintes et des sources lumineuses, créant un dispositif dans lequel chaque objet coloré semble donner une forme visible au son y correspondant.

De gauche à droite **Marie Losier, Marie Denis, Gérard Collin-Thiébaut**
Au centre **Ann Veronica Janssens**
À l'écran **Anne-Charlotte Finel**

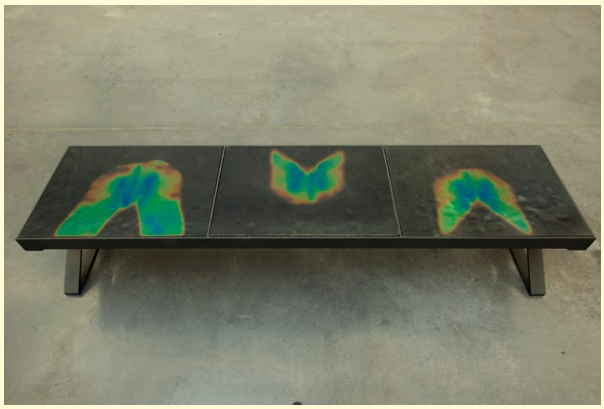
Place au corps et au vivant !

Le ballet hypnotique des flamants de la vidéo *Têtes* d'**Anne-Charlotte Finel** inter-roge notre manière de regarder les images du monde animal et ce qu'elles pro-voquent en nous. Le vivant y apparaît comme une présence observée qui, entre contemplation, attraction et distance, invite ainsi à se questionner.

Cette vidéo fait aussi écho à l'œuvre de **Bertrand Gadenne** qui, projetant dans l'obscurité l'image monumentale d'un hibou grand-duc, crée un face-à-face saisissant avec le visiteur dès l'entrée de l'espace du rez-de-chaussée.

En face, *Le banc* d'**Ann Veronica Janssens**, recouvert d'un film thermosensible, réagit à la chaleur du corps et fait apparaître temporairement des traces colorées au contact du visiteur. L'objet du quotidien devient ainsi une peinture en mouvement, où la couleur révèle une présence avant de progressivement disparaître et où le visiteur est le véritable acteur de l'œuvre. Plus loin, **Marie Losier** transforme un aquarium en un espace de projection intime et fantaisiste, fragile et décalé.

Ann Veronica Janssens
Née en 1956, Folkestone (Royaume-Uni).
Vit et travaille à Bruxelles (Belgique).
***Le banc*, 1999.**
Banc thermosensible. Métal, médium, laque cristal et film plastique, 40 × 207 × 48 cm. Collection Frac Occitanie Montpellier. Photo Pierre Schwartz.
© Adagp, Paris, 2026.



« Un banc public est recouvert d'un film thermoactif : ses couleurs sensibles aux changements climatiques deviennent spectrales, instables. […]. Son environnement proche, intime, c'est le corps du spectateur, qui selon sa température modifiera son existence… Comme toujours dans le travail d'Ann Veronica Janssens, le « regardeur » est acteur, son art est « performatif » […]. Quiconque étreint ce banc se place en situation d'agisseur même s'il doit, plus tard, en être distancié pour plonger dans la contemplation des traces spectrométriques laissées par la chaleur du corps. Du corps présent au corps représenté, l'expérience, personnelle ne peut-être univoque, elle apparaît subitement singulière, déstabilisant notre relation au temps, limitée. De son statut d'objet tridimensionnel, le banc devient peinture, peinture en acte déclinant les couleurs de l'arc-en-ciel.

Chrystelle Desbordes, 2002

Au centre **Nicène Kossentini**
Autour, de gauche à droite **Lilian Bourgeat, Carlos Aires, Peter Klasen, Franck Scurti, Jean-Adrien Arzilier**

Au centre, *Heaven or Hell* de **Nicène Kossentini** présente une forme géométrique colorée qui tourne sur elle-même comme un kaléidoscope avant de se désagréger progressivement. Accompagnée d'un paysage sonore évocateur, l'œuvre fait écho aux bouleversements politiques et sociaux de la Tunisie en 2011, quand, en face, **Carlos Aires**, sur une reprise de *Sweet Dreams* des Eurythmics, fait danser deux policiers en tenue antiémeute dans la salle somptueuse du musée Cerralbo. La sensualité des gestes contraste avec les uniformes associés à l'autorité et à la violence. Une scène à la fois séduisante et troublante, qui interroge avec ironie les rapports de pouvoir et l'ambiguïté entre désir, domination et menace. Les visiteurs sont plongés dans un tourbillon de mouvements et de sons entêtants, tenu sous le métronome de **Jean-Adrien Arzilier** et en écho avec les parenthèses lumineuses de *Hip-Hop* de **Franck Scurti**, dont l'intensité lumineuse varie en fonction des bruits ambiants et s'active en fonction des visiteur·euses.

Nicène Kossentini

Née en 1976 à Tunis (Tunisie). Vit et travaille à Tunis et à Paris (France).

***Heaven or Hell*, 2011.**

Installation vidéo, 4'28''. Collection les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Nicène Kossentini. Photo Nicène Kossentini.

Nicène Kossentini examine la société tunisienne actuelle, après la révolution. Entre les conflits idéologiques et politiques, la question de l'identité émerge. Il s'agit de rechercher un nouveau modèle social tant les repères sociaux divergent et se divisent entre religion et modernité, liberté et conservatisme.

L'installation vidéo *Heaven or Hell* s'inspire d'*Anemic Cinema*, le film expérimental de Marcel Duchamp réalisé en 1926. Il s'agit d'une abstraction ornementale dont la rotation est accompagnée par un environnement sonore reprenant entre autres des mots extraits du Coran. Ces univers de formes qui se décomposent et se séparent du centre, tout comme les mots sortis de leur contexte, dépouillés de leur signification, apparaissent dans un paysage sonore métallique et mécanique. Une métaphore du « Printemps arabe » qui oscille entre les couleurs brillantes de ses origines et les sons saturés de ses horizons. La vidéo transmet les angoisses et préoccupations enfouies dans l'inconscient collectif face à une perte culturelle en cours et un présent qui se disloque.

Carlos Aires

Né en 1974 à Ronda (Espagne). Vit entre l'Espagne et la Belgique.

***Sweet dreams [are made of this]*, 2016.**

Vidéo, durée 4'21 ». Collection les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse. © Adagp, Paris, 2026. Photo courtesy de l'artiste et ADN Galeria, Barcelone.

Carlos Aires propose une critique acerbe et provocatrice de la réalité qui nous entoure à travers le collage, l'installation, la vidéo ou la performance.

La vidéo *Sweet Dreams are Made of This* montre deux policiers en uniforme, casqués, dansant sur une version tango de la chanson éponyme de 1983 du groupe britannique Eurythmics. Cette œuvre multiplie les contrastes, entre le tango et la musique pop détournée en air de danse traditionnelle ; entre les tenues des policiers et le décor baroque dans lequel ils dansent, la salle de bal du Museo Cerralbo à Madrid. Elle rappelle également qu'à ses origines, à la fin du XIXe siècle, le tango […] était une danse principalement pratiquée entre hommes. La délicatesse et la sensualité de la danse rompent avec la brutalité induite par les tenues anti-émeutes. L'artiste souligne aussi par l'absurde qu'il est aujourd'hui toujours illégal de prendre des photos, des vidéos […] de la police sans autorisation ministérielle.

Lucile De Sutter, 2019

Sur le mur	**Perrine Lievens**
Au centre	**Sophie Boursat**
Sur le même écran	**Anne-Charlotte Finel, Adrien Missika, Luc Bouzat**

Après le mouvement effréné, la contemplation.

Réunies, trois vidéos en rétroprojection, *Black Sand Beach*, *Fosse* et *Ataraxies*, proposent trois expériences du paysage où le réel devient progressivement étrange et contemplatif. De la plage volcanique d'**Adrien Missika** aux profondeurs obscures filmées par **Anne-Charlotte Finel**, jusqu'à l'horizon immobile de **Luc Bouzat**, la nature apparaît comme un espace à observer plutôt qu'à simplement représenter. Le temps, la lumière et le mouvement transforment ces paysages en images suspendues, énigmatiques, entre apparition et disparition, inquiétude et apaisement.

L'installation étrange *Oh! My God!* de **Sophie Boursat** assemble des creusets utilisés par l'industrie autour d'un caisson lumineux orné de photographies de fleurs, associés à une conversation en anglais entre trois astronomes qui, en 1969, venant de découvrir un pulsar, évoquent le doute devant leur découverte. L'ensemble est « contemplé » par le balcon inaccessible et antinomique de **Perrine Lievens**, transformé en structure lumineuse.

Au centre	**Vivien Roubaud**
De gauche à droite	**Pipilotti Rist, Pierre Bismuth, Daniel Pflumm, Jean-Marc Andrieu**

Ici, le mouvement et la lumière deviennent les véritables matériaux palpables. **Vivien Roubaud** enferme d'anciens lustres à pampilles dans de grandes sphères transparentes gonflables qui, mises en rotation, se transforment en formes lumineuses mouvantes, projetant ombres et éclats dans l'espace. En face, les vidéos de **Pipilotti Rist**, réalisées au début de sa carrière, la montrent en train de chanter et de danser de manière frénétique sur le son des Beatles ou interprétant une chanson de Kevin Coyne, toujours dans une image volontairement floue, déformée, fugitive, qui interpelle et interroge.

Anne-Charlotte Finel
Née en 1986, Paris (France). Vit et travaille à Paris (France).
***Fosse #1*, 2018.**
Musique de Luc Kheradmand. Vidéo HD, durée 3'20''.
Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan.© Adagp, Paris.

Les vidéos d'Anne-Charlotte Finel repoussent visuellement les limites d'une réalité trop crue, trop définie et engagent le spectateur dans la profonde contemplation d'un ailleurs, onirique et silencieux.

Elle filme lorsque la lumière se raréfie, pratiquement à l'aveugle, au crépuscule, ou de nuit. Dans ses vidéos récentes, Anne-Charlotte Finel explore des zones troubles, des lieux souterrains et indéterminés. Leur texture fragile au grain pixellisé, résultant d'erreurs optiques volontaires et d'une altération des couleurs révèle une forme d'abstractisation de l'image. Luc Kheradmand, musicien associé de longue date à son travail, crée des nappes sonores qui viennent souligner le trouble et la rêverie.

Fosse a été filmée de nuit dans la fosse Dionne, source située dans l'Yonne et dont la provenance de l'eau reste encore à ce jour mystérieuse. Des algues flottent lentement dans ses eaux sombres. Elles apparaissent fluorescentes comme tirées d'un film de science-fiction. Les cavités inexplorées révèlent l'écosystème singulier qui y prospère. Anne-Charlotte Finel poursuit un travail sur le paysage en se plaçant au plus près des éléments végétaux et minéraux, tout en restant toujours dans l'obscurité. Il en ressort des motifs imprécis, presque abstraits qui s'affichent comme de fragiles décorations.

Pierre Bismuth
Né en 1963, Neuilly-sur-Seine (France). Vit et travaille à Bruxelles (Belgique).
***The Future Is Coming Soon*, 2011.**
Néon, 300 × 230 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Occitanie, Sérignan. © Adagp, Paris. Photo : Jean-Christophe Lett

Pierre Bismuth, tour à tour artiste contemporain, scénariste ou réalisateur, expérimente des champs d'actions artistiques multiples à travers des œuvres souvent réalisées en série.

Sphère privée/sphère publique, histoire de l'art, langage, image, cinéma, culture populaire, identité, sont autant de thèmes déployés dans ses pièces depuis la fin des années 80, préférant toujours le processus au résultat. Caractérisée par une réflexion ouverte sur le statut de l'œuvre d'art, sa pratique questionne la représentation et la réception critique des productions au moyen de gestes et d'interventions jouant de déplacements, de détournements ou d'appropriations.

Dans la série *Coming Soon*, Pierre Bismuth isole le slogan propre à l'industrie du cinéma et à ses bandes annonces commerciales ou sur la devanture des magasins. Le slogan incarne l'idée du progrès continu et ininterrompu que porte le capitalisme en lui. Il témoigne de l'injonction au renouvellement permanent qui a remplacé le besoin d'imaginer un avenir révolutionnaire et radicalement différent.

Détaché de tout objet, le slogan est comme une potentialité infinie, une occasion de projeter toutes nos envies et nos fantasmes. Il fonctionne alors à vide, nous rappelant des affirmations qui circulent dans les médias comme « Just Do It ! » ou « Yes we Can ! », et révèle malgré lui la vanité des idéologies et des stratégies qui s'y rattachent, et le brandissent aux yeux des masses.

Salle « cinéma »

Salle « cinéma » (voir programme pour l'ordre de diffusion)

Maxime Rossi, Le Gentil Garçon, Janet Biggs, Sadie Benning, John Baldessari, Philippe Parreno, Carsten Höller, Rirkrit Tiravanija, Guillaume Paris, Cindy Coutant

Une salle feutrée, pensée comme un véritable espace de cinéma, propose, à horaires réguliers, une programmation de vidéos d'artistes de l'exposition. Ce temps de projection permettra de découvrir les œuvres dans une temporalité dédiée, en faisant de la vidéo non plus seulement un élément du parcours, mais une expérience collective du regard.

Ainsi, l'espace *Couleurs, lumières en mouvement* propose une expérience de la perception, où le visiteur devient lui-même partie prenante d'un espace en perpétuelle transformation.

REMERCIEMENTS DE FABRICE BOUSTEAU

«Merci à Daniel Buren, cet immense artiste qui marquera l'histoire de l'art, 20 ans après son intervention au Mrac, d'avoir accepté de créer une nouvelle œuvre.

Merci aussi à tous les pouvoirs publics, et surtout à la Région Occitanie, qui favorisent ces créations et les accompagnent.

Merci à Clément Nouet, directeur du Mrac, de m'avoir invité, et surtout pour son envie et de son sens du possible sans limite! Merci à ses équipes dévouées.

Et surtout merci à tous les artistes exposés et à vous, chers visiteurs.

Une célébration expérimentale des vingt ans du Mrac, une expérience chromatique et artistique unique où la machine accompagne la création sans jamais se substituer au regard humain et aux choix artistiques.»

REMERCIEMENTS DU MRAC

À toutes et à tous les artistes exposé·es et à Daniel Buren pour sa production *in situ* réalisée pour l'exposition.

Au commissaire Fabrice Bousteau et à ses collaborateurs de La Société Molle : Lef Kazouka et Jean-Baptiste Lepeltier.

Aux équipes :
des Abattoirs, Musée - Frac Occitanie Toulouse, particulièrement à Lauriane Gricourt, Tatiana Rybaltchenko, Valérie Alingrin, Guillaume Blanc, Bernadette Morales.
et du Frac Occitanie Montpellier, plus particulièrement à Éric Mangion, Christine Boisson, Laurent Gardien, Christian Perez, Jade Penduff, Laetitia Thevenot Piris.

À l'équipe de montage d'expositions : 2REL, Montpellier. Avec Julien Borrel, Julien Bouissou, Paul Dubois, Sylvain Fraysse, Malo Gagliardini, Ludovic Marechal, Laure Marc, Romàn Josa, Frédéric Brisset, Juliet Merie, Samuele Pagani, Nicolas Dal Corso.

À l'équipe d'accueil et de médiation d'Un goût d'illusion - Illusion et Macadam, Montpellier : Lucie Cros, Shane Martel de la Chesnaye, Juliette Angelé, Lysandre Corbin, Eléa Danjoux, Maëlis Lehongre, Camille Mélis, Inès Naili, Baptiste Pous, Maria Teixido et Esther Veray.

Aux entreprises ayant contribué au montage : l'entreprise de peinture Jenny Sèrès-Dépinal, les souffleurs de verre Denis Lambert de la société Néon rouge (créateur de néons) et Stéphane Tessier de la société Souffle De-Light, l'entreprise de signalétique Sudetic, l'entreprise de films adhésifs AGP Publicité.

Au Camping Le Sérignan-plage.

Aux designers graphiques Huz & Bosshard.

À l'agence de communication ASC - Anne Samson Communication et tout particulièrement à sa directrice, Anne Samson, ainsi qu'à Morgane Barraud, attachée de presse.

À Nadine Fuchs, Marco Delgado et Lili-Marlo Delgado Fuchs du collectif Delgado Fuchs et aux complices pour la performance « We Have a Situation Here » de la journée anniversaire.

Aux équipes de la Direction de la Culture et du Patrimoine de La Région Occitanie et plus particulièrement à Marine Saboundji, Thomas Rigal et Stéphanie Sobezyk et à nos collègues des différents services.

À l'équipe éditoriale de BeauxArts et Cie pour la publication du hors-série et plus particulièrement Fabrice Bousteau, Marion Deflers, Sophie Flouquet, Emmanuelle Lequeux, Pierre Morio, Yohann Thibaudault et Catherine Varotsi.

Aux professeur·es d'arts plastiques détaché·es par la Délégation académique à l'action culturelle (DAAC) : Jérôme Vaspard et Laure Heinen et Patricia Castagnier, professeure de lettres modernes.

À l'équipe du Musée régional d'art contemporain Occitanie : Clément Nouet, Anaïs Bonnel, Charlotte Branget, Sylvie Caumet, Élodie Clarisse, Isabelle Durand, Séverine Le Puil-Freyssinier, Céline Ramade, et Alba Micol.

Nous remercions également chaleureusement toutes celles et tous ceux qui, depuis vingt ans, ont œuvré et ont contribué, par leur engagement et par leur passion, à faire de ce musée un établissement phare : élu·es, artistes, partenaires, intervenants.es, prestataires, collectionneur·ses, galeristes, mécènes, collègues, stagiaires, apprenties, bénévoles, Ami·es du musée, … et tous nos publics.

LE PETIT MUSÉE

Tout au long de l'année, Le petit musée propose des moments de découverte et de partages autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

MES VACANCES AU MUSÉE

Des artistes sont invité·es à mener des ateliers de création. Tarif: 8€/2 jours/enfant. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans, 15h-17h pour les 8-12 ans. Sur réservation.

ATELIER EN FAMILLE

Le petit musée propose des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille. Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Compris dans le tarif d'entrée et gratuit le 1er dimanche du mois, sur réservation. À partir de 5 ans.

VISITE LUDIQUE EN FAMILLE

Le Mrac invite petit·es et grand·es à une découverte insolite et amusante des expositions. Recherche d'indices, jeux d'observation et cohésion d'équipe pour un moment de partage en famille. Compris dans le tarif d'entrée. Sur réservation. À partir de 5 ans.

ATELIER EN FAMILLE DU MINI MUSÉE

Les familles participent à une découverte du musée à travers des ateliers menés par un·e médiateur·ice alliant observation, motricité et manipulation dans les expositions. Compris dans le tarif d'entree, sur réservation. De 2 à 4 ans.

VISITES ET ACTIVITÉS SOUMISES À RÉSERVATION

04.67.17.88.95 ou
museedartcontemporain@laregion.fr

PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP ET DU CHAMP SOCIAL

Accès et visite gratuits. Le musée possède le label «Tourisme & Handicap» assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques. Sur réservation.

VISITE EN LSF

À destination des publics sourds et malentendants. Gratuit.

Livret de présentation du musée en FALC (Facile à Lire et à Comprendre) disponible en téléchargement sur le site internet du Mrac et en consultation à l'accueil du musée.

LE MUSÉE EN AUDIODESCRIPTION

Découverte sonore de 7 œuvres de la collection, situées à l'intérieur et à l'extérieur du Mrac. Initialement conçue pour être accessible au public en situation de handicap visuel, cette sélection en audiodescription est une invitation à découvrir les œuvres d'une autre manière, à destination de tous les publics. Des cartels en braille correspondant à chaque œuvre du parcours sont disponibles en consultation sur place à l'accueil du musée. Chaque cartel comporte un QR code renvoyant vers l'audiodescription.

Écriture des textes et audiodescription: Valérie Castan. Réalisation: Cécile Février. Relectrice non voyante: Nima Askar.

À retrouver sur la page Youtube du musée: @mracserignan

VISITES GUIDÉES

VISITE DÉCOUVERTE
Visites commentées des expositions au tarif d'entrée, gratuites le 1er dimanche du mois.

LA VISITE VIP
Le musée invite les visiteur·euses à découvrir l'(les) exposition(s) temporaire(s) en compagnie de l'artiste ou du (ou des) commissaire(s) de l'exposition. Gratuit.

LA VISITE MIRACLE
Le musée invite des professionnel·les, issu·es de différents domaines à porter un regard sur les œuvres d'art contemporain à travers leur expérience. Gratuit.

LA VISITE CRÉATIVE
Une découverte d'une sélection d'œuvres suivie d'un atelier d'expérimentation plastique avec un·e médiateur·ice. Tarif d'entrée, sur réservation.

GROUPES ADULTES
Visite commentée avec un·e médiateur·rice. Tarif d'entrée, sur réservation.

SCOLAIRES
Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignant·es des écoles, collèges, lycées, écoles d'art et établissements d'enseignement supérieur. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe. Gratuit pour les classes ULIS, SEGPA, les écoles ouvertes, les étudiant·es. Entrée et transport gratuits pour les lycéen·nes de la Région Occitanie. Sur réservation.

ENSEIGNANT·ES
Présentation des expositions aux enseignant·es. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes. Gratuit, sur réservation.

CENTRES DE LOISIRS
Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe, sur réservation.

PETITE ENFANCE
Le Mrac développe l'accueil du très jeune public en proposant un accueil spécifique et adapté dès 1 an. Gratuit pour les assistant·es maternel·les.

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES

Mardi → vendredi: 10-18h, week-end: 13-18h.
Fermé les lundis et jours fériés.

TARIFS

Normal: 5€. Réduit: 3€. Modes de paiement acceptés: Carte bleue, espèces et chèques.

RÉDUCTIONS

Groupe de plus de 10 personnes, membres de la Maison des artistes.

GRATUITÉS

→ Entrée gratuite pour tous les premiers dimanches de chaque mois, Journées du Patrimoine, Nuit des Musées et vernissages.
→ Sur présentation d'un justificatif: moins de 18 ans, étudiant·es, détenteur·rices de la carte Jeune de la région, demandeur·euses d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'AAH, membres Icom et Icomos, guides conférencier·ères et personnel relevant du Ministère de la Culture, journalistes, détenteur·rices du Pass Éducation, artistes de la collection, prêteur·euses, adhérent·es à l'association des Amis du musée de Sérignan, mécènes, partenaires presse, personnel du Conseil Régional Occitanie/Pyrénées-Méditerranée, membres du Laboratoire de Médiation en Art Contemporain (LMAC), assistant·es maternel·les.

ACCÈS

→ En voiture: sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras/Sérignan puis, centre administratif et culturel. Parking gratuit.
→ En transports en commun: À la gare de Béziers: bus ligne 11, direction Pattes-Rouges (Valras-Plage), arrêt Promenade à Sérignan.

Partenaires réseaux

Partenaires expositions et événements

Labels Tourisme

Le Musée régional d'art contemporain, établissement de la Région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée, reçoit le soutien du ministère de la Culture, Préfecture de la Région Occitanie/Direction régionale des Affaires culturelles Occitanie.

Mrac Occitanie

Musée régional d’art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, 34410 Sérignan – 04.67.17.88.95 – mrac.laregion.fr
museedartcontemporain@laregion.fr – Fb,In & YouTube: @mracserignan

PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE
Liberté
Égalité
Fraternité

La Région Occitanie Pyrénées - Méditerranée

FRAC Occitanie Montpellier

les Abattoirs
Musée - Frac Occitanie Toulouse